

60482

TRAGÉDIE LYRIQUE EN 4 ACTES

— Livret de Emile ISAAC —

Musique de Solange GERVAIS-CARETO

CATHERINE
d'ALBRET

OU

LE VIEUX MOULIN

Illustrations d'Ernest TAPONIER

Anibel LAUTRIC, imprimeur — Pointe-à-Pitre

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

60482

TRAGÉDIE LYRIQUE EN 4 ACTES

— Livret de Emile ISAAC —

Musique de Solange GERVAIS-CARÉTO

CATHERINE
d'ALBRET

OU

LE VIEUX MOULIN

Illustrations d'Ernest TAPONIER

Anibal LAUTRIC, imprimeur — Pointe-à-Pitre

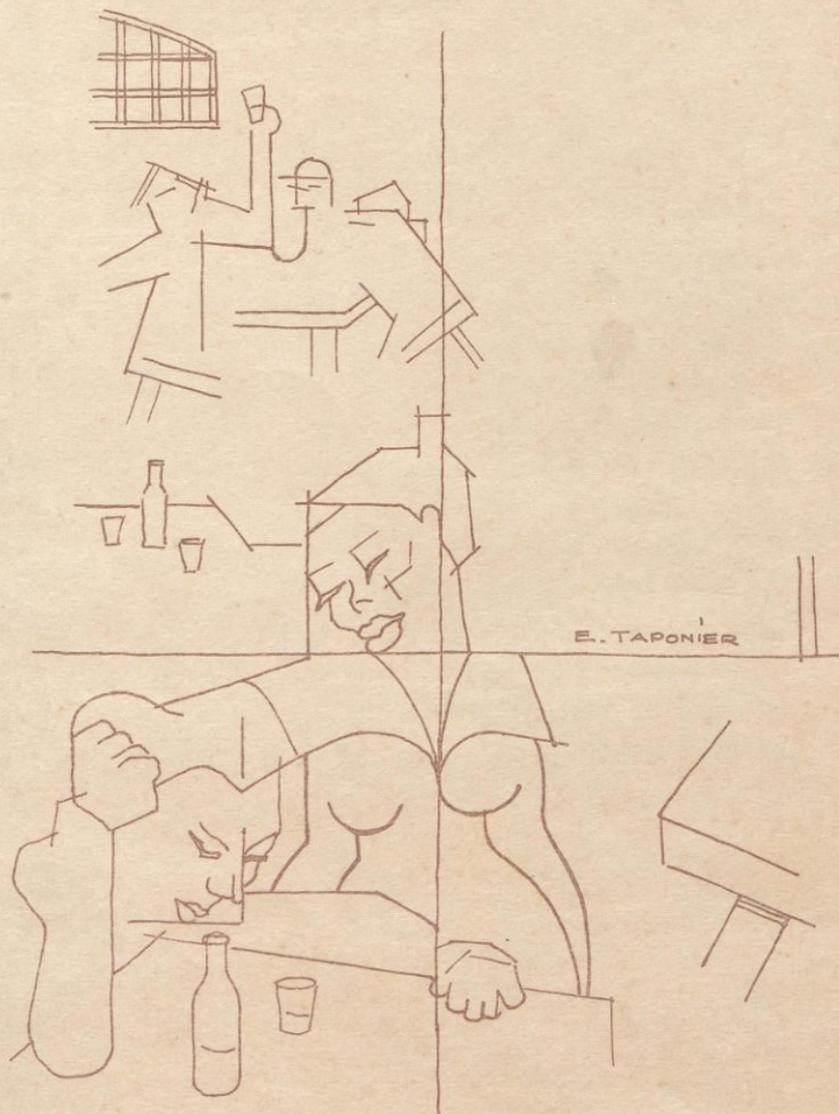
MANIOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

ERRATA

Lire :

- Page 28 *Lianes* au lieu de *Liannes*
30 *Sois* tranquille *Eliska*
30 *Quand* déjà j'aperçois
30 Rode et répand partout ses froids *gémissements*
42 Au *plus tôt* oui d'accord
73 Il n'est plus *ce* viveur
75 Venait nous troubler j'imagine
79 Ah ! *j'aurais* préféré
81 Rien ne peut empêcher que se *referme* un jour
82 J'ai vu le vieux François de *cent* coups transpercé
82 Je ne te comprends plus quoi c'est toi qui *protestes*
-



A la mémoire de mon père
Alexandre ISAAC.

A ma fille.

A Madame Solange GERVAIS-CARÉTO
qui, par le charme de sa musique, a su
donner une âme
à « Catherine d'Albret ».

E. I.

Un grand rêve d'amour plus grand que ne serait
Celui que seul à seul, égoïste, on ferait...

PERSONNAGES

JACK D'ALBRET, 30 ans

CATHERINE D'ALBRET (sa femme), 28 ans

ELISKA, (une vieille alliée), 65 ans

JEAN-PIERRE, 32 ans

CARMÉLA, 30 ans

L'Abbé d'ARGENTIÈRE (oncle de Catherine), 65 ans

FRANÇOIS, 60 ans

FAPA, 30 ans

DÉSIR, 25 ans

GERMAIN, 35 ans

SUZETTE, 20 ans

Quelques gens de maison.

L'action se déroule dans une vieille colonie des Antilles.

ACTE I

L'action se déroule vers 1789. Le décor représente le « CABARET DU MOULIN ». Au fond une large baie de laquelle on aperçoit à l'horizon le vieux moulin à vent des d'ALBRET.

A gauche une table autour de laquelle sont installés des bancs. A droite également, tables, bancs et quelques chaises, plus en retrait à droite un comptoir avec des étagères sur lesquelles sont posées des bouteilles.

Au lever du rideau, FAFA, DÉSIR et FRANÇOIS jouent au domino sur la table de gauche.

A la table de droite. GERMAIN et JEAN-PIERRE causent à voix basse tout en buvant. SUZETTE est à son comptoir.

JEAN-PIERRE et GERMAIN ont la tenue des petits bourgeois de l'époque. Tous les autres ont une tenue assez misérable quoique endimanchée. FRANÇOIS est un peu plus correctement mis.

SCENE I

FAFA - DÉSIR - FRANÇOIS - SUZETTE - JEAN-PIERRE - GERMAIN

FRANÇOIS

Qui a le double six ?

FAFA

C'est moi

DÉSIR

C'est bon, posez.

FRANÇOIS

Encore un six

FAFA

Trois-cinq

FRANÇOIS

Et six

DÉSIR

Vous abusez

Je passe

FRANÇOIS

Domino

DÉSIR

C'est vraiment trop de chance

FRANÇOIS

C'est la loi du plus fort, ayez-en l'assurance.

DÉSIR

Hola ; pour votre domino, vous n'allez pas
Je crois, mon bon ami, faire trop d'embarras.

FAFA

Ne vous flattez pas trop, j'ai perdu cette manche
Et n'en veux même pas demander la revanche

Buvons, encore un coup
Et chantons, voulez-vous ?

DÉSIR

Ma foi puisqu'aujourd'hui c'est fête (Chant)
On peut très bien avoir en tête
En somme un peu plus de gaieté
Et bien moins de sobriété.
Allons Suzette, allons Suzette
Sers-nous encor, sers-nous fillette.
Deux ou trois coups
Sers-nous, sers-nous,
Et si des fois on est pompettes,
N'écoute pas trop nos sornettes

SUZETTE

Me voici, me voilà
Tralala la la la la
Videz tous ma buvette
C'est moi, c'est moi qui suis Suzette

FRANÇOIS

Suzette est une brave fille
Aussi belle qu'elle est gentille,
Très peu chiche de ses baisers
Dont chacun voudrait se griser.
Elle a toujours dans son sourire
Un petit rien qui nous chavire
Allons fêtons
Buvons, chantons
Et si Suzette nous écoute,
Elle nous sourira sans doute

SUZETTE

Me voici, me voilà
Tralala la la la la
Videz tous ma buvette
C'est moi, c'est moi qui suis Suzette

FAFA

Son sourire vaut un empire
Elle en donne, faut-il le dire
Sans même en mesurer le prix
Et chacun de nous en a pris
Le plus joli de sa fortune
En rêvant au clair de la lune

Allons fêtons

Buvons, chantons

Et si Suzette est de la fête,
A plus d'un tournera la tête

SUZETTE

Me voici, me voilà

Tralala la la la la

Videz tous ma buvette

C'est moi, c'est moi qui suis Suzette

TOUS

De notre moulin c'est la fête
Buvons et chantons à tæ-tête
Buvons un verre à sa santé
Buvons à sa prospérité
Et les bras de notre moulin
Tourneront plus vite demain

Ils tourneront

Buvons, buvons

Ils tourneront comme les têtes
Qu'aura fait tourner la Suzette

SUZETTE

Oh la la la la la la

Tralala la la la la

Vous avez vidé ma buvette
Et vous tourné ma tête

(Entre Jack d'ALBRET, il est en costume de Seigneur de l'époque).

SCÈNE II

Les mêmes - JACK D'ALBRET
TOUS (*sauf Germain et Jean-Pierre*)

Tiens voilà Monsieur Jack !

JACK

Eh, eh, on est bien gai.

DÉSIR

Monsieur Jack ! Monsieur Jack ! Tiens ! Allons on se met ?

JACK

Volontiers, mais après une bise à Suzette
Que je n'ai pas besoin de lui faire en cachette (*il l'embrasse*)

SUZETTE

Mais moi, je veux aussi, Monsieur, vous embrasser
Je le fais tout de suite et sans m'embarrasser.

DÉSIR

Il ne méprise pas le feu de ses caresses !

FAFA

Il peut les dédaigner, il a tant de maîtresses.

JACK et SUZETTE

L'amour est un grand polisson (Chant)
Que chacun fait à sa façon
Qu'il soit Dieu, diable ou turlurette
L'amour que donne une grisette
Nous tient plus fort, bien que sans loi,
Que celui qu'on a bague au doigt.
Si c'est souvent n'être pas sage
Que de le saisir au passage,
Il serait sot de le lâcher,
Car Dieu pardonne nos péchés.

SUZETTE

Eh là ! plus doucement, Madame Catherine
Aurait, nous entendant, le droit d'être chagrine.

JACK

Abandonne ta peur de la scandaliser
(à ceux qui boivent)
Je vois avec plaisir que vous vous amusez

DÉSIR

Dame, nous ne volons notre rire à personne

JEAN-PIERRE (*s'avançant vers Jack*)

Si la fausse gaieté de ces gens vous étonne,
Souffrez qu'on vous en dise un mot, un simple mot.
Sachez que leurs chansons n'apaisent pas leurs maux,
Qu'ils vous le diront bien, peut-être un jour ou l'autre,
Et sur un autre ton. — Si je me fais l'apôtre
Pour eux d'une révolte, ah ! soyez averti
Que c'est afin qu'ils aient, même étant tout petits
La place qu'il leur faut au banquet de la vie,
Car ils se sentent las de tromper leur envie
De manger à leur faim, en buvant et chantant.

JACK (*appelant*)

Suzette, viens un peu

(à Jean-Pierre)

Attendez un instant.

SUZETTE

Me voici, me voilà. Faut-il encore un verre ?

JACK

Nous sommes cinq Suzette, encore deux, accélère

(à Jean-Pierre)

Asseyez-vous un peu.

JEAN-PIERRE

Non, je ne boirai pas ;
Je ne suis pas de ceux qu'on prend à cet appât.

JACK

Je ne vous comprends pas.

JEAN-PIERRE

Vraiment ?

FRANÇOIS

Monsieur Jean-Pierre

Vous semblez aujourd'hui d'humeur bien chipotière

Fafa

Vous semblez tout fâché

DÉSIR

Nous étions tout heureux
De nous désaltérer, oui, en attendant mieux.

JEAN-PIERRE (à Jack)

Oh, ce n'est pas pour moi, voyez-vous, que je cause.
Non, ce que je défends, croyez le, c'est la cause
De tous ces pauvres gens, autour de ce moulin,
Pour un peu de justice, en notre patelin.

JACK

Ne gaspillez donc pas votre condescendance
Qui ressemble beaucoup à de l'outrecuidance

JEAN-PIERRE

Vous avez, tout à l'heure, en des chants effrontés,
Prouvé votre indécence à mes yeux irrités.
Affichant bassement votre dévergondage,
Vous vous imaginiez charmer votre entourage.

JACK

Nous perdons notre temps, rompons cet entretien.

JEAN-PIERRE

Non, je n'ai pas fini, votre temps vaut le mien.
Vous avez, lâchement, au sortir de la messe,

Frappé, l'autre matin, méprisant sa détresse,
Une femme, une folle à qui l'on ne pouvait
Reprocher, j'en suis sûr, que le simple méfait
D'avoir, tout en tremblant, et d'une main tendue,
Réclamé votre obole en vain trop attendue.
Trop petit grand seigneur pour être généreux,
Vous ne donnez tendresse et vos soins amoureux
Qu'à des coqs de bataille et qu'aux chevaux de course ;
Et quand il faut au pauvre un tuteur, sa ressource,
Misère ! est de flatter, alors, vos bas instincts,
Afin d'avoir demain l'oreille du destin.
Vous possédez château dont tout l'or étincelle,
Eux, ce sont des haillons qui leur font des dentelles ;
Et quand le moulin tourne et grossit votre bien,
Vous oubliez que d'eux la fortune vous vient.

JACK

Ah ça, Jean-Pierre...

JEAN-PIERRE

Non, dites « Monsieur Jean-Pierre »

JACK

Je ne peux davantage accepter la manière
Dont, depuis trop longtemps, envers moi vous usez.

JEAN-PIERRE

Pauvre petit Monsieur, vraiment vous m'amusez.
Si pour nous mesurer, vous me mettez à l'aise,
Il ne m'est plus possible aujourd'hui que je taise
La haine qui grandit en mon cœur courroucé
Et qui, de jour en jour, me fait plus empressé
A venir vous chercher cette juste querelle.

JACK

Oubliez-vous mon rang et comment je m'appelle ?

FAFA

Oui, je sais, Jack, Constant d'Albret de Malmaison ;
Déchet d'une famille au vétuste blason.
Vous avez un grand nom flanqué de particules,

Dont vouloir vous gonfler vous fait plus ridicule.
Moi, celui que je porte est celui qu'en naissant
Ma mère me donna, gage de son seul sang.
Sa bonté, sa fierté, son orgueil, sa tendresse,
Voilà quels sont les attributs de ma noblesse
Qui vous font devant moi, tout petit, rabougri,
Écrasé sous le poids de mon vaste mépris.

JACK

Je devrais me fâcher, mais je ne peux que rire.

FAFA

J'avais déjà bien peur, bravo, je vous admire.

FRANÇOIS

Peut-être voulait-il lui-même plaisanter ?

JEAN-PIERRE

Voulez-vous rire encor laissez-moi compléter :
Vous avez, à trente ans, le ventre qui bedonne,
La face qui rutilé et le nez qui bourgeonne ;
C'est là tout le portrait d'un dégoûtant viveur
Qui n'a pour raisonner qu'une outre, au lieu d'un cœur !

JACK

C'en est trop cette fois, je vais d'une calotte,
Vous mettre à la raison

JEAN-PIERRE

Et moi, d'un coup de botte,

Vous supprimer la vôtre

(Ils se bousculent)

FAFA

Au secours ! au secours !

GERMAIN *(s'interposant entre Jack et Jean-Pierre)*

J'avais déjà compris au ton de vos discours
Qu'entre vous un combat était inévitable ;
Mais de faire le sourd, j'avais cru préférable.
Si donc, je m'interpose en votre différend,

JACK

Le ciel te bénira, merci de tes bontés.

JEAN-PIERRE

Moi, je n'ai pas besoin, Monsieur de caudataire ;
Car je n'accepte pas qu'on s'abaisse pour plaire,
Et cherche, bien plus haut, peut-être solitaire,
Dans le vrai, dans le beau, mon étoile polaire.
Je ne suis pas de ceux que vous verrez se taire
Devant de ce qui n'est pas tout à fait salulaire.
J'ai, devant l'injustice, une sainte colère
Qui gêne, j'en conviens, vos bien fourbes manières.
Pour un peu de blason que la morgue exagère,
Je ne promettais pas, menteur ou téméraire,
De prendre, avec mes dents un monde planétaire
Et d'en distribuer, à mes thuriféraires,
Les morceaux pour salaires. Oh ! non, car je préfère
Ne faire jamais rien qui ne soit nécessaire.
Et, afin que demain soit plus beau que naguère,
Où de trop nombreux gueux, hélas ! désespèrent
Devant votre moulin dont les bras se lacèrent
A toujours tourner au vent de la misère ;
Je veux hors des chemins où bêtement l'on erre,
Marchant droit vers le but que le soleil éclaire,
Je veux, jusqu'à la mort, je veux du caractère.

GERMAIN

(entraînant Jean-Pierre qui veut avancer encore vers Jack)
Assez, te dis-je, assez, viens avec moi Jean-Pierre,
Allons, suis-moi, j'insiste, écoute ma prière.

JEAN-PIERRE *(cédant, et à Jack)*

C'est bien, la terre tourne et le monde est petit ;
Nous nous retrouverons.

(ironique, aux autres qui continuent à boire)
Et vous, bon appétit.

(Il sort avec Germain)

SCÈNE III

JACK - FRANÇOIS - DÉsir - FAFA

JACK

Avez-vous vu comment la peur de la cravache
A su faire trembler et s'enfuir ce bravache,
Plaideur de grand chemin, posant au jacobin,
Qui voudrait réformer le sort du genre humain ?
Se peut-il, ô mon Dieu ! que ta sainte justice
Soit ainsi méconnue au point qu'on en frémisse ?
Quoi ! le Seigneur aurait, dans sa grande bonté,
Tout prévu, tout réglé, pour qu'un monde indompté
Ne vienne discuter sa loi dans la nature ;
Il aurait à chacun, à chaque créature,
Sur la terre assigné la place qu'il lui faut,
Pour que, suivant son rang, sa grandeur, son niveau,
On puisse respirer sans redouter personne,
Et de cet ordre-là, c'est un gueux qui s'étonne ?
Je vous plains d'écouter ses propos si pervers,
Mes amis, et sachez que dans tout l'univers,
Si la part du plus fort est toujours la meilleure,
Le plus faible a la sienne aussi, qui lui demeure.
L'arbre géant et fort, dont le front orgueilleux,
Malgré l'affront des vents, reste l'hôte des cieux,
A besoin pour mener sa royale existence,
D'un domaine où s'étend son ombre avec aisance,
L'herbe frêle qui croit, chétive, aux alentours...

DÉSIR

Est bien souvent mangée, avant qu'il soit son tour.
Innocente et timide, au hasard de sa route,
Un âne allant, distrait, sans appétit, la broute.

JACK

Si tu devais vieillir aussi vieux que l'ormeau
Tu serais le premier à gémir sur les maux.
En tous lieux, en tous points, il faut, quoiqu'on en dise,
Que le faible, à côté du plus fort, sympathise.
Ce serait provoquer la colère du ciel
Que de vouloir donner un cours artificiel
Au destin, lorsque Dieu, lui-même, en sa sagesse,
A dicté notre sort. Si j'ai quelque richesse,
C'est qu'elle est l'apanage, alors d'une noblesse
Dont, à travers ma veine, un sang coule abondant.

DÉSIR

Je reconnais le fait. Eh oui, c'est évident ;
Nous autres, n'avons pas une pareille veine
Et nul ne compatit, alors, à notre peine,
C'est toujours le plus fort qui domine partout,
En prenant dans nos jeux tous les moindres atouts.

JACK

Sous le pied qui l'écrase, hélas ! le ver de terre
Se tord dans sa douleur, et toi qui déblatère
As-tu songé jamais à pleurer sur son mal ?
Ne prends donc pas ici ce ton qui te va mal
Et souviens-toi, maudit ; que c'est par la prière
Et non pas autrement, qu'on peut, de sa misère,
Supporter, tout gaiement, le poids qu'on croit trop lourd.

DÉSIR

Nous prions quelquefois un Dieu qui reste sourd

JACK

Ne lui demandez pas de sottés fariboles,
Acceptez votre sort et qu'il vous en console.
Si je vous parle ainsi, mes amis, croyez-moi,
C'est mon amour pour vous qui m'en fait une loi,
Mais le ciel s'obscurcit, il faut que je vous quitte ;
Adieu, que ma leçon d'aujourd'hui vous profite.

(Il sort)

SCÈNE IV

FRANÇOIS - DÉSIR - FAFA

FRANÇOIS

Comme un prêtre à l'église, il a fort bien prêché
Et son raisonnement ne m'a que peu fâché ;
Vouloir amadouer la fortune rétive,
Serait, pour nous, aussi stupide tentative
Qu'essayer de lutter contre un moulin à vent.
Je ne peux en démordre et le dis bien souvent.
Je soupçonne d'ailleurs ce bon Monsieur Jean-Pierre
Dont j'apprécie autant le cœur que la manière,
D'avoir d'autres raisons de s'être courroucé,
Mais, pour le mal juger, je suis embarrassé.

FAFA

Hum ! Je tiens d'un certain Monsieur Polichinelle
Que Jean-Pierre courtise une dame fort belle
Et que de Jack d'Albret il peut être jaloux ;
D'écouter l'un des d'eux, ne serions-nous pas fous ?

DÉSIR

Moi, voyez-vous, je crois que pour nous, la fortune
Est un rêve qu'on doit poursuivre dans la lune
Car, s'il faut, après tout, pour être un homme heureux,
Ou pour en avoir l'air, se battre à qui mieux mieux,
Se casser la figure en des tours d'équilibre,
Dans un effort trop grand se déchirer les fibres.
Pour un mieux, qu'on attend, suer jusqu'à son sang
Et pour gagner cinq sous, en abandonner cent,

La sauce est un peu chère (Chant)
Et vraiment je préfère
Déguster, cré tonnerre !
Mon actuelle misère
Dans ce bon petit verre.

FRANÇOIS

On voudrait réagir, mais dès qu'on voit l'effort
 Qu'il faut faire inutile, on s'accroche à son sort.
 Lorsque j'étais gamin, tout petit, en bas-âge,
 Je fréquentais déjà du moulin les rouages.
 J'ai vécu dans son antre et grandi dans ses bras ;
 J'ai suivi ses revers, ses succès, pas à pas,
 Et suis, par conséquent, son très vieux camarade.
 Je le dis nettement et sans fanfaronnade,
 C'est à l'heure où le coq réveille le soleil,
 Que moi, de mon côté, dans un geste pareil,
 Je sonne et je rallie, alors, ce pauvre monde
 Que le moulin écrase à deux lieues à la ronde.
 C'est moi qui suis chargé de tout son maniement
 Et j'accomplis ma tâche, aussi servilement
 Que l'esclave attaché, sous le fouet ! fait la sienne.
 Mais ce commandement, qu'il faut que je soutienne,
 Ne me fait, devant vous, plus heureux, ni plus grand,
 Car, bien que tout petit, j'aime à garder mon rang.
 Le mal dont vous souffrez, est celui qui m'accable.
 Bien que pour un d'Albret, il ne soit qu'une fable,
 J'ai honte bien souvent d'en être l'instrument.
 Que de fois j'ai pensé dans mon ressentiment,
 Affronter le moulin pour lui briser les ailes
 Et donner au destin une face nouvelle !
 Mais non, je n'ai pas pu, car ma témérité
 N'aurait rien retiré de notre pauvreté.
 Au moindre vent qui vient souffler à mon oreille,
 Je sens que mon courage ébranlé se reveille ;
 Je cours vite au moulin et lui dis : « Me voilà ! »
 « Tu ne peux pas tourner si je ne suis pas là ;
 « C'est à moi qu'il échoit de régler ta pitance. »
 Et pour mieux abreuver sa cupide exigence,
 J'aurais pris, à moi seul, et sans m'embarrasser,
 La récolte d'un champ entier, pour lui verser.
 Je l'entends qui gémit, avec lui je soupire ;
 Je subis mon martyre et souffre sans rien dire ;

Et le soir quand je dors,
Je fais des rêves d'or.

F A F A

Vieux moulin de malheur, aujourd'hui, que dis-tu ?
Tes bras sont las, ballants, tu parais abattu.
Broierais-tu, par hasard, du noir ce jour de fête ?
Que t'avons-nous donc fait ? Dis-nous ce qui t'embête...
Je bois à ta santé. Tout tourne autour de moi
Et tu ne bouges pas, tourne, ou dis-nous pourquoi.
Allons, qu'attends-tu donc ? ah, je sais : nos largesses ?
Eh bien, tiens, tiens

*(Dans un mouvement de colère,
il jette son chapeau et sa veste au moulin)*

Prends tout, fais-en de la richesse

Pour les riches.

DÉSIR

Et nous ? Oui nous, les pauvres gueux ?
En attendant que Dieu veuille exaucer nos vœux,
Ma foi, nous rêverons, je l'ai dit, dans la lune,
En chantant, si c'est là notre seule fortune.

F A F A

Mais on entend là-bas, il me semble, des chants

F R A N Ç O I S

Ce sont des laboureurs qui retournent des champs

DÉSIR

On ne respecte plus le jour de la prière
Et le dimanche, il faut qu'on se donne à la terre

F A F A

Taisez-vous, écoutez le murmure du vent, *(Musique)*
Il nous parle aujourd'hui comme un être vivant
On dirait qu'il voudrait nous dire quelque chose,
Se mêler à nos pleurs, en ami, mais qu'il n'ose.

Taisez-vous, chut, silence
Écoutez, il commence :

(Interprétant le chant du vent)

Le sillon est ouvert, les bœufs sont harassés,
Ils vont, d'un pas pesant, mesuré, cadencé,
Le long des chemins verts, où l'herbe les attire.
Leur œil calme et profond, à travers leur martyre,
Achève un rêve obscur de franche liberté.
Ils sont, vieux serviteurs de la fécondité,
Conduits par un gamin maigriot et brutal
Dont l'insolente voix fend l'air de son cristal.
Le fouet saigne leur dos osseux qui se lacère,
Mais sans précipiter leur pas lent, sans colère,
Ils s'en vont, résignés à leur triste calvaire,
Tels de sourds pénitents qu'absorbe la prière.
Là-haut sur la colline une odeur de vesou
Parfume l'air humide où tremblent les bambous.
Le soleil presque éteint dans cette fin de jour,
De sa course brûlante a fini le parcours,
Tout s'apaise et s'endort, tandis qu'en l'ombre mauve,
La montagne, un instant, prend un aspect de fauve
Terrible et menaçant, comme un monstre blotti
Devant lequel alors on se sent tout petit.

DÉSIR

Mon Dieu ! que c'est bien vrai ! Tout petit, tout petit !

FRANÇOIS

Mais le noir travailleur, même dans sa misère
Garde orgueilleux et fier, tout son cœur à la terre.

DÉSIR

Et que pourrait-il faire ?

FRANÇOIS

D'injustes préjugés, innocente victime,
Il reste, lui aussi, créateur anonyme
Des richesses d'un sol où git sa pauvreté.

Comme ces bœufs puissants que le joug a domptés,
Sans révolte, comme eux, plié par l'habitude
Il accepte son sort né de la servitude ;
Puis à l'heure où, d'efforts il se sent épuisé,
Indolent et blasé, souvent même amusé,
Il rêve de bel-airs ou de quelques biguines
Où se mêle, le soir, le chant des mandolines.

SCÈNE V

FRANÇOIS - DÉSIR - FAFA - CARMÉLA

CARMÉLA (*dans la coulisse*)

Jean-Pierre, où donc es-tu ?

FAFA

Quoi ! ce n'est plus le vent

Mais non ce n'est plus lui qu'on entend comme avant ;

Mais non, c'est à présent la voix de Carméla,

De Carméla la folle.

DÉSIR

Eh bien, écoutons-là

Les fous sont quelquefois ceux qui sont les plus sages,

Il est souvent très bon d'écouter leurs présages.

CARMÉLA

Jean-Pierre, c'est bien vrai, tous ceux que l'on oppresse

Ne peuvent plus longtemps supporter leur détresse ;

Il te faut bien le dire à ces gueux accablés,

Répète-le cent fois à grands cris redoublés

De la voix qu'à l'acier du marteau sur l'enclume,

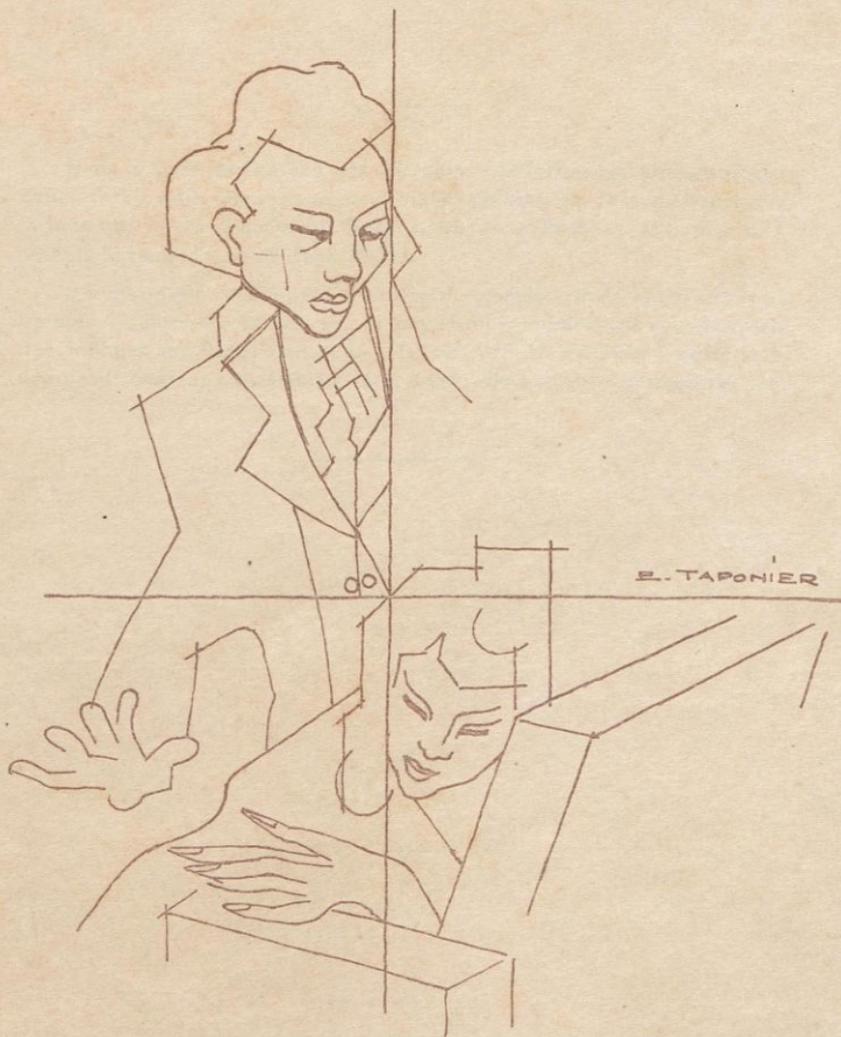
Afin qu'à l'horizon un jour enfin s'allume

Le phare éblouissant de la fraternité.

TOUS

De la fraternité.

RIDEAU



E. TAPONIER

ACTE II

Dans le parc du château des d'ALBRET, Catherine est assise sur son banc. Il fait nuit. De gros nuages blancs passent par intermittence sur la lune qui en se découvrant laisse entrevoir le bosquet où Catherine a accepté le rendez-vous de Jean-Pierre.

On distingue faiblement derrière de grands arbres enchevêtrés de lianes, quelques bananiers et une large touffe de bambous sous lesquels des lucioles semblent danser la cabriole. On n'entend que les cris stridents et discontinus de mille insectes dont l'effervescence creuse le silence.



SCÈNE I

CATHERINE

O nuit ! que ton silence apaise mes sanglots !
Nuit qui fais aux amours le plus doux des berceaux,
Si tu sais comme j'aime à me voir là, cachée
Dans ta tranquille paix, à mon rêve attachée.

SCÈNE II

ELISKA - CATHERINE

ELISKA

Catherine qu'as-tu ? Je te cherche partout.
Tu pleures ? ah ! tu mets ma patience à bout !
Je veux connaître enfin le chagrin qui te ronge,
Car depuis plusieurs soirs, je surprends qu'un mensonge
M'écarte injustement de ton affection,
Que mes soins de jadis, tendre protection,
Ne sont plus rien pour toi. N'as-tu plus confiance
En celle qui berça jour et nuit ton enfance ?

CATHERINE

Pourquoi dis-tu cela ?

ELISKA

Mais cet isolement
Que tu sembles chercher aussi résolument
Ce grand accablement dont tes pleurs sont l'indice,
Peuvent-ils plus longtemps cacher ton artifice
Et ne pas révéler le souci que tu prends
A me tout déguiser de tes sombres tourments.

CATHERINE

Soit tranquille, Eliska que ton inquiétude
Se calme, je n'ai rien. Cette mansuétude
Que tu ne cesses pas, je sais, de m'assurer,
Me touche droit au cœur, mais laisse-moi pleurer,
Ne me demande pas le sujet de mes larmes
Et ne t'en émeus pas, car elles ont leur charme.

ELISKA

Mais comment supposer que je puisse adhérer
A ton désir si fou, de te voir demeurer
Chélive et sans soutien, dans cette solitude ?
Quand déjà j'aperçois que cette lassitude,
Qu'on lit sur ton visage, altère tous les jours
L'éclat de ta jeunesse. Evite les discours
Trop longs de ma sagesse et viens, dis-moi ta peine.

CATHERINE

Combien j'aurais voulu, mon Dieu ! que tu comprennes :

ELISKA

Regarde autour de toi, comment n'as-tu pas peur
Du vide de la nuit où peut-être ton cœur
Traîne un mortel ennui ? Les êtres et les choses,
A ton exception, tout dort ou se repose.
Seule à travers le vent l'âme des revenants
Rôde et répand partout ses froids gémissants.

CATHERINE

Cette vieille chanson, lorsque j'étais petite
Pour qu'en tes bras berceurs, alors, je dorme vite,
Me menaçait déjà des lutins de la nuit,
Moins naïve aujourd'hui, cette crainte s'enfuit,
Et j'aime à me mêler à cette ombre où le rêve
Persiste malgré tout, quand tout espoir s'achève.
Comment aurais-je peur d'ailleurs des revenants

(Chant)

Quand au fond de mon cœur, j'en cache un tout vivant ?
Et puis enfin pourquoi, oui pourquoi toujours dire
Que des plus noirs chagrins, la nuit n'est que l'empire ?
Qu'elle n'a pas d'amis qui cherchent son accueil,
Et qu'elle est de la mort un peu comme le seuil ?
Respire ce parfum de jasmin, de vanille,
Mais n'est-ce pas des fleurs tout le cœur qui babille ?
N'est-ce pas leur façon à elles de s'aimer
Et plus intensément de pouvoir de s'exprimer.
J'aime leur tutoiement d'intime confiance,
Et l'air que je respire est chargé d'éloquence.
N'as-tu donc pas un cœur et ne comprends-tu pas...
Mais chut... quel est ce bruit ? Est-ce une voix ? un pas ?

ELISKA

Mais non, c'est une idée ; allons rentre bien vite ;
On n'entend aucun pas, aucun bruit insolite
Et ce que tu perçois, c'est la voix de la nuit,
De la nuit qui s'étend, lugubre, te poursuit ;
Déferle devant toi, comme une mer immense.

CATHERINE

Oui, ces bruits, par milliers picotant le silence,
Ce sont les cris pointus, stridents et continus
Des grillons, des criquets, d'insectes inconnus
Cachés on ne sait où ; qui musent, nous provoquent ;
Qu'on cherche sous ses pieds, et qui plus loin se moquent.
C'est un oiseau, la-haut, qui frappe de coups secs
Un vieux rameau chenu qui sonne sous son bec ;
C'est, au bord de la mare, un erapaud qui coasse
Dominant ce concert, de toute son audace,
Et jurant qu'étant seul le stentor de la nuit,
Ce serait déchanter que de chanter sans lui.
J'aime vivre au milieu de cette effervescence.
C'est l'heure du clocher qui s'égraine en cadence ;
C'est la nuit qui se brise en tout petits morceaux
Que rend phosphorescents, tels des astres nouveaux

Le vol incohérent, furtif, des lucioles
Dansant, sous les bambous, leurs farandoles folles ;
C'est un chien aboyant, là-bas dans le lointain,
Qui fait croire que vient enfin sur le chemin,
Celui que l'on attend, qui vous aime et qu'on aime ;
C'est, dans les bananiers, le vent qui parle même
En empruntant la voix des êtres qui sont chers.

ELISKA

Voudrais-tu me conter tous ses propos en l'air ?
Non, c'en est déjà trop de ton exubérance
Obéis, je t'en prie, à ma sage insistence.
Je suis à tes côtés, une mère en émoi,
Viens, cette nuit trop noire est funeste pour toi.

CATHERINE

Mais non, puisque je veux en faire une nuit blanche.

ELISKA

Viens, ton chagrin caché, sur lequel je me penche.
J'en soupçonne la cause et veux le dissiper.

CATHERINE

Je savais qu'il devait bien te préoccuper
Et je cède, à présent, au besoin de te faire
L'aveu de ce secret que je ne peux plus taire.
A vingt ans, souviens-toi, tu me disais frivole,
Capricieuse même et peut-être un peu folle.
J'étais riche et courais les salons et les bals
Où ma fière beauté dressait plus d'un rival,
J'avais toute une cour, jalouse et fanfaronne,
Qui brigait mes faveurs, moi qui n'aimais personne,
Mais qui, pourtant, cherchais parmi ces soupirants,
Quelqu'un qui me comprit dont l'esprit fut garat.
Sans me poser jamais, j'allais, de bouche en bouche,
Comme de fleur en fleur, le petit oiseau mouche,

Essayant de puiser, dans le doux miel des mots,
Le pur enchantement des serments les plus beaux.
Hélas ! je n'ai trouvé dans ce monde hypocrite,
Que de sots galantins, à taille si petite,
Que de les écouter c'eût été m'abaisser.

ELISKA

A ton besoin d'aimer pouvais-tu renoncer ?

CATHERINE

Regardant froidement, alors, mon sort en face,
J'ai voulu, pour l'amour, me faire un cœur de glace,
Et me serais offerte à Dieu, dans un couvent,
Si je n'avais un père à qui je songe avant.

ELISKA

Oui, j'ai vu ta souffrance en ton âme orgueilleuse !

CATHERINE

Non, je n'ai pas souffert et j'ai ri dédaigneuse,
En me voyant saigner aux ronces du destin.
Comme une onde qu'on veut retenir en sa main,
A sa source aussitôt retombe fugitive,
Ma tendresse en mon cœur ne put rester captive
Et je la prodiguais, autour de moi, sans frein,
Si bien que je pus voir et ressentir enfin,
Dans le bonheur d'autrui, le souffle de ma vie.
Le luxe et les honneurs que toute femme envie,
Ne furent plus pour moi que de vains ornements,
Et je vivais heureuse, en ce renoncement,
Lorsque mon père, un jour, hélas ! mon pauvre père !
Que des dettes de jeu menaçaient de misère,
Pour conserver mon rang et l'honneur de son nom,
M'imposa cet hymen qu'ensemble nous tenous
Pour un affreux contrat où je fus avilie.

ELISKA

Oui ce fut un marché, mais le nœud qui te lie,

Maintenant aux d'Albret, un jour te sera cher.

CATHERINE

Non, jamais, car vois-tu, ce serait un enfer
Que garder pour époux quelqu'un que je méprise,
Un être sans esprit dont je suis incomprise,
Qui voudrait que je sois une chose, un objet
Dont la beauté, le prix le feraient plus coquet.
Comme un pauvre dindon feint du paon la parure
Pour réparer le peu qu'il a de la nature,
Ce grand sot, de glouglous gonflé dans son jabot,
Fait à mon bras le fat et pense être plus beau.
Mais il faut en finir, car ma franchise exige
Qu'il connaisse mon cœur, qu'il me quitte, que dis-je ?
Il faut que ce soit moi qui laisse incontinent
Ce toit qui ne peut plus m'abriter maintenant
Et dont mon propre orgueil refuse le refuge.

ELISKA

Tais-toi, que dis-tu là, faut-il que je te juge
Comme une pauvre sottie ?

CATHERINE

Oh ! c'est comme tu veux,
Mais je n'ai pas fini de faire mon aveu :

Le petit oiseau mouche
Autrefois si farouche
Le petit oiseau mouche
Aujourd'hui s'est posé.
Tu l'avais accusé
Souvent d'être frivole,
Et moi petite folle
J'avais cru que toujours
Il bouderait l'amour

(Chant)

Le petit oiseau mouche
Que plus rien n'effarouche,
Le petit oiseau mouche

Aujourd'hui s'est posé :
Et d'un cœur ravisé,
T'apporte la nouvelle,
Doux chuchotement d'aïles,
Qu'on entend dans les fleurs
Encore pleines de pleurs.

Le petit oiseau mouche
Autrefois si farouche
Le petit oiseau mouche
Laissera-t-il ses fleurs ?
Pour des dessins meilleurs
Va-t-il fuir son bocage ?
Et dans son badinage
Bravera-t-il l'amour
Qu'il boudait pour toujours ?

Cher petit oiseau mouche
Que plus rien n'effarouche,
Cher petit oiseau mouche,
Ecoute mon conseil,
Il n'est, sous le soleil,
Pas de meilleur ombrage
Que celui du bocage
Où l'on a soupiré
Et même un peu pleuré

CATHERINE

Monsieur d'Albret est à la chasse
Grand bien lui fasse
Il y tuera bien loin son temps
Qu'il soit content
Monsieur d'Albret aime la chasse,
Qu'il s'y prélasse
Moi, ce que je cherchais et qu'ailleurs j'ai trouvé
C'est un autre idéal, beaucoup plus élevé.

ELISKA

Que me contes-tu là ? J'ai peur de te comprendre.

CATHERINE

Et pourtant cet aveu doit-il tant te surprendre ?
J'aime Monsieur Jean-Pierre et non Monsieur d'Albret.

ELISKA

Que j'aurais aimé mieux ignorer ton secret !
Quoi ! malheureuse enfant, ce garçon sans famille
Qui ne devrait viser plus haut que ta cheville ?
C'est de lui qu'en cachette ici tu viens rêver.
J'en rougis pour toi-même et ne peux t'approuver.
Mais il faut malgré tout, que je sache au plus vite
Comment a pu germer cette idylle hypocrite
En ton cœur si loyal, si franc et si hautain.

CATHERINE

La belle au bois dormant n'eût pas d'autre destin :
C'était un beau matin, je courais la campagne ;
M'évadant du château, comme on fuirait un baigne.
L'air était pur et frais, les buissons sentaient bon ;
Je riais toute seule avec les papillons
A qui je disputais mille fleurs, qu'à la vierge
Je consacre toujours à côté d'un bon cierge ;
Quand soudain, j'entendis, à quelques pas de moi,
D'une vieilleasure au misérable toit,
Des pleurs qui révélaient de cruelles souffrances.
Je me précipitais, offrant mon assistance,
Et reconnu, alors, la pauvre Carméla
Ruisselante de sang ; et Jean-Pierre était là,
Qui soignait sa blessure et calmait sa colère.
Madame, me dit-il, prenant un ton sévère,
Cette femme voulait d'un peu de charité ;
On le lui refusait, elle a tant insisté,
Que pour s'en dégager, un Seigneur, mais un lâche,
Lui cingla la figure en un coup de cravache,

Et ce lâche, Eliska, ciel ! c'était Jack d'Albret !
Puis, comme s'il voulut atténuer mes regrets,
Madame, ajouta-t-il, je sais votre innocence,
Le mal que nous pleurons est plus triste qu'on pense,
Ce n'est pas seulement le geste d'un brutal
Qui, pour être moins bas, se fait un piédestal
De sa fortune qui grandit son insolence
Et son impunité, non, c'est la décadence.
L'horrible décadence où sombre un monde entier,
Sinistres héritiers d'angustes chevaliers.
Alors, de son regard, fait d'étincelle et d'ombre,
Où demeuraient encor des reproches sans nombre,
Je sentis que, tout bas, il m'appelait à lui
Et qu'il avait besoin d'un peu de mon appui,
Qu'il recherchait enfin une âme généreuse,
Et du choix qu'il faisait, je me trouvais heureuse
Et je baissais les yeux, sans comprendre pourquoi
Mon cœur battait plus fort pour la première fois.

ELISKA

Comment n'ai-je pas pu bien plus tôt te comprendre ?

CATHERINE

C'est depuis ce jour-là ; que tu nous vois nous rendre,
Souvent très loin d'ici, comme deux pèlerins,
Portant aux pauvres gens, lui, l'amour du prochain,
Moi, riche, un peu d'argent.

ELISKA

Crois-tu changer le monde ?

CATHERINE

Ne décourage pas cet espoir que je fonde,
Si même j'étais seule à goûter du bonheur
Dans le bien que je fais, laisse battre mon cœur.

ELISKA

Il est de mon devoir. au moins, que je te dise
Quelle folle tu fais pour que tu te ravises

CATHERINE

Non.... Eliska.... Tais-toi....

ELISKA

Mais pourtant, mon enfant...

CATHERINE

Non, te dis-je, tais-toi, va-t-en, car je l'attends.

ELISKA

Pour ton bonheur que faire ?

CATHERINE

Rien, t'en aller, te taire.

(*Eliska s'en va*)

SCÈNE III

CATHERINE - JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE

Madame, j'étais là déjà depuis longtemps.

CATHERINE (*surprise*)

Jean-Pierre !!

JEAN-PIERRE

Et j'attendais, pressé, ce doux instant
Où j'aurais pu sentir votre main dans la mienne.

CATHERINE

Vous avez entendu mes...

JEAN-PIERRE

Madame. Toute votre peine,

CATHERINE

Oh que ce mot est pour l'instant choquant !

JEAN-PIERRE

N'est-il pas amical ?

CATHERINE

Bien trop grandiloquent

JEAN-PIERRE

L'apparence est trompeuse et ce grand mot « Madame »
A déjà si souvent dissimulé ma flamme,
Qu'il veut être ce soir ardent comme un baiser ;
Si bien que si j'osais

CATHERINE

Vous pouvez bien oser
Ma présence à cette heure ici vous l'autorise
Et vous avez vaincu ma rigueur indécise. *(Ils s'embrassent*
puis Catherine s'écarte comme effrayée
de l'audace qu'elle vient d'avoir)

JEAN-PIERRE

Le mensonge discret qui nous faisait rougir
De peur d'être trahis trop tôt par un soupir,
De tes yeux dans mon cœur, en doux aveu s'infiltrer,
Et je bois ton regard comme on boirait un philtre.

CATHERINE

Je t'aime, tu le sais et chacun de tes mots
Dresse pour mon bonheur un échelon nouveau,
Que je gravis heureuse et pourtant frémissante,
Car, malgré tout, vois-tu, j'ai peur que trop ardente,
A goûter sur ta lèvre un mot toujours plus beau,
J'épouse ton amour et qu'il meure trop tôt.

JEAN-PIERRE

Mais pourquoi ce souci, dis-moi, pourquoi ta crainte ?
Puisque rien maintenant ne peut porter atteinte
Au sort que nos baisers ont forgé pour toujours,
Lorsque chacun de nous s'est promis tour à tour.

CATHERINE

Hélas ! combien d'amants et combien de maîtresses
Ont cru sincèrement que cette folle ivresse
Où tremblaient leurs désirs ne devait pas mourir,
Combien se sont trompés ! combien ont dû souffrir !

Amour ! ne vais-je pas moi-même trop crédule (Chant)
M'abreuver du poison que ton nom dissimule
Dans cet enchantement que l'on croit éternel,
Poison qui, sous le sceau d'un serment solennel,
Dévore notre cœur, le ronge, le déchire
Et n'en fait qu'un joujou, quand plus rien n'y respire

JEAN-PIERRE

Nos baisers de ton cœur ont sonné le réveil,
Vois, l'amour que je t'offre à la plante est pareil ;
Plus tu cueilles ses fleurs, plus grandit sa racine ;
Tu n'as donc pas raison de paraître chagrine.

CATHERINE

Oh ! s'il en est ainsi, parle, je n'ai plus peur,
Et laisse-moi cueillir dans ton jardin tes fleurs.

JEAN-PIERRE

Merci d'être venue en cette nuit si sombre,
Nuit d'amour ! nuit d'amour ! Que je chéris ton ombre,
Où les yeux angoissés, les mains, même les mots
Se cherchent titubant ivres de leurs assauts,
Où le corps se raidit pour chuchoter « Je t'aime ».

CATHERINE

J'ai beaucoup hésité, luttant contre moi-même

JEAN-PIERRE

Peut-être trouvais-tu que j'étais trop petit ?

CATHERINE

Ne parle pas ainsi car ton cœur, ton esprit,
Dès les premiers instants, m'ont séduite et conquise,
Et je suis, à ce point, à tes ordres soumise,
Qu'à ton moindre signal, je suis prête à partir,
A tout abandonner, sans aucun repentir,
A te suivre partout, pour t'aimer loin du monde.

JEAN-PIERRE

Comment puis-je accepter l'idylle vagabonde (Chant)
A laquelle déjà tu veux nous préparer ?
Voyons pourquoi partir, s'exiler, émigrer ?
Avoir honte d'aimer par peur de la critique ?
Et comme deux proscrits emportant leurs reliques,
Aller, traînant son rêve en un but incertain ?
Ou, moi, comme un voleur cachant quelque larcin
Divaguer, le front bas et l'oreille aux écoutes,
Et lorsqu'en un baiser tu te donnerais toute,
Me dire, malgré tout, que tu n'es pas à moi.
Non ce n'est pas ainsi que j'ai rêvé de toi.

CATHERINE

Je ne te comprends pas, que veux-tu que je fasse ?

JEAN-PIERRE

Beaucoup, je t'avertis, excepté la grimace.
Car, ce que je demande est, je sais, délicat,
Et ne souffrirait pas alors qu'on invoquât.....
Des scrupules.

CATHERINE

Mais quoi ?

JEAN-PIERRE

Et qu'on fit quelque chose
Qui ne serait ni chou, ni chèvre. Je suppose

CATHERINE

Mais que veux-tu ? Dis-moi

JEAN-PIERRE

Que tu quittes d'abord
Le château des d'Albret.

CATHERINE

Au plutôt, oui ; d'accord.

JEAN-PIERRE

Et qu'ici je devienne au grand jour ton époux
Et non pas ton amant.

CATHERINE

Je te jure, à genoux,
Que c'eût été mon but, mais tu devrais comprendre
Tout ce que je redoute, hélas ! de cet esclandre
Partons, pourquoi braver les sarcasmes méchants ?
Quand du monde où je suis tu connais les penchants !
Excuse, écoute-moi, la juste méfiance
Qui pousse mon amour à fuir la médisance.
Le monde est trop petit, nous serions outragés.

JEAN-PIERRE

Le monde n'est petit que par ses préjugés,
Et nous avons ensemble à remplir une tâche
Qui veut qu'on se découvre et non pas qu'on se cache.
Si tout d'abord nos cœurs ont gardé leur secret,
Ce secret où chacun nous trouvions tant d'attrait,
C'est parce que tous deux, d'inégale naissance,
Nous n'osions croire encor que cette différence
Ne pouvait entre nous, faire un de nous plus grand.

CATHERINE

Ni plus petit, c'est vrai, mais ce qui me surprend,
C'est alors de te voir chercher encor la lutte.

JEAN-PIERRE

C'est que je suis l'ami de ceux que persécute
Autour de ton moulin un trop injuste sort
Et qu'il faut qu'à ceux-là, j'offre mon réconfort.
Afin que triomphant, à travers leurs souffrances,
Je fasse naître en eux un peu plus d'espérance.

CATHERINE

Mon Dieu !

JEAN-PIERRE

Qu'as-tu ?

CATHERINE

J'ai peur,

JEAN-PIERRE

De quoi ?

CATHERINE

De ta bonté

Car, je crains qu'elle soit faite de vanité

JEAN-PIERRE

De grâce, écarte-moi ce soupçon qui m'accable
Et qui peut, à tes yeux, rendre à tort, méprisable
Le rêve que je fais, audacieux, mais pur.

CATHERINE

Ce rêve a-t-il vraiment pour nous un but bien sûr ?
Ah ! j'aurais préféré qu'on vécu l'un pour l'autre,
Et que, te dépouillant de ton manteau d'apôtre,
Tu ne rêvasses plus, dorénavant, qu'à moi.

JEAN-PIERRE

Mais s'aimer sans un but, est-ce aimer avec foi ?

CATHERINE

Quand on donne à l'amour un but on le limite

JEAN-PIERRE

Si l'horizon est large, au contraire, il profite.

CATHERINE (*après réflexion*)

Ton rêve de bataille, après tout, quel est-il ?

JEAN-PIERRE

Un rêve qu'on peut faire ici mieux qu'en exil,
Un rêve pour lequel tout cœur bien né s'enflamme
Et qui de ton moulin pourrait bien changer l'âme,
Un grand rêve d'amour, plus grand que ne serait
Celui que, cœur à cœur, en cachette, on ferait,
Qui veut que dans la faim un seul pain se partage
Et que dans la misère on s'aime d'avantage.
Rêve qui, fait à deux, ne fait qu'une unité
Superbe, qu'on appelle alors : Fraternité.

(Chant)

CATHERINE

Grand mot ! qui n'est vraiment fait que pour les façades
Et qu'on braille, aviné, devant des barricades ;
Pour lequel on se tue, on assassine, on pend ;
Qu'au charbon, sur les murs, tracent les sacripants
Et qui, sur les tréteaux, trop souvent caracole
Dans tous les cabarets où la foule rigole ;
Mot qui fit un Jésus saignant sur une croix ;
Dont les chercheurs de gloire encombrant leurs carquois,
Mot qui fait à l'oreille un faux bruit de mitraille.
Oh ! crois-moi, franchement, j'ai peur de la bataille !

JEAN-PIERRE

Rappelle-toi, rappelle-toi (Chant)
Ce beau jour sous ce pauvre toit
De Carméla
Là-bas, là-bas,
Rappelle-toi, rappelle-toi

Cette petite chaumière
Où dans une même prière,
Tous deux et sans qu'on se le dise,
Nous avons fait notre devise
Du même mot : Humanité,
Quand nous cherchions la vérité.

CATHERINE

Tu m'oublieras, tu m'oublieras
Et ce jour-là trop tôt viendra,
Car, ici-bas,
Tout meurt hélas.
Mais, moi, mon cœur n'oubliera pas
Cette petite chaumière
Où dans une sainte prière,
J'ai senti dans un grand silence,
Ton cœur me dire, en confidence,
Peut-être un jour et pour toujours,
Quand je rêvais d'un peu d'amour

JEAN-PIERRE

Mais ce n'est plus « peut-être » à présent

CATHERINE

Oh ! j'en doute

JEAN-PIERRE

Non, non, c'est pour toujours, crois-moi, coûte que coûte,
Il faudra bien alors, qu'on triomphe un beau jour.

CATHERINE

Enfin pour ce beau jour, quand veux-tu mon concours ?

JEAN-PIERRE

Dès demain, si tu veux, oui demain, au plus vite

CATHERINE (*avec anxiété*)

Demain, oh ! demain

JEAN-PIERRE

Oui, mais quoi ? ton cœur hésite ?

CATHERINE

Soleil j'ai peur de toi, j'ai peur de tes rayons (Chant)
Qui feront un demain tout noir d'illusions.
Nuit profonde qui fais mon rêve un peu moins sombre,
Quand pour naître, le jour déchirera ton ombre.
Aux appels triomphants des clairs coquericos,
Les amants, réveillés par ces vibrants échos,
Auront vite oublié leurs baisers, leurs promesses,
Pour s'en aller légers tout fiers de leurs prouesses.
Nuit profonde qui fais mon rêve un peu moins sombre ;
Interdis à demain de dissiper ton ombre.

JEAN-PIERRE

Laisse venir demain, et puis encor demain,
Et sans en redouter ce qu'il a d'incertain
Lançons à l'avenir pour qu'un matin il lève,
Comme au creux d'un sillon, le bon grain qu'est mon rêve

CATHERINE

Et si tu succombais avant la moisson faite ?

JEAN-PIERRE

Je serais vaincu quand même en ma défaite,
Car je ne cherche pas à cueillir des lauriers,
Et peu m'importerait de mourir le premier,
S'il pouvait alors que d'en haut, j'entrevisse
Fleurir des lendemains, grâce à mon sacrifice.

RIDEAU

ACTE III

La scène se passe au château des d'ALBRET dans le boudoir de Catherine.

Ameublement sobre ; un sofa, un prie-Dieu, une coiffeuse, une commode, quelques chaises. Le tout style Louis XV.

Aux murs, quelques tableaux de famille. Un crucifix.

On aperçoit d'une fenêtre ouverte le moulin, les champs de cannes à sucre avoisinants. Sous un beau soleil matinal.

Eliska est assise devant la fenêtre, occupée à broder. Catherine, assise devant sa coiffeuse, s'attiffe le visage, en recherchant les effets de sa toilette avec un face-à-main qu'elle laissera tomber un peu plus tard.

SCÈNE I

CATHERINE - ELISKA

ELISKA

Je n'ai pas, il me semble, entendu ce matin
La cloche réveiller le travail au moulin ;
Les chemins sont déserts et l'on ne voit personne
Occupé dans les champs. Ce grand calme m'étonne.
On dirait qu'aujourd'hui, conspire autour de nous
Un lugubre inconnu dont je crains le courroux
Mais... écoute

CATHERINE

Quoi donc ?

ELISKA

Un murmure de foule

Là-bas dans le lointain.

CATHERINE

C'est le ravin qui coule
En débordant ses flancs, comme un peuple irrité
Gronde, en mordant les fers de sa captivité.

ELISKA

Mais non, c'est bien cela.

CATHERINE

Que veux-tu que j'y fasse ?

ELISKA

Tu fais l'indifférente à tout ce qui se passe
Auprès de toi.

CATHERINE

Tu crois ?

ELISKA

Et ton calme apparent
Me semble camoufler un grand énervement

CATHERINE (*qui a laissé tomber son face-à-main*)

Oh, j'ai brisé ma glace, en faisant ma toilette !

ELISKA

C'est l'œuvre du bon Dieu qui te voit trop coquette

CATHERINE

Tu n'es pas très gentille, et vois-tu... le bon Dieu...
Eh bien, vraiment...

ELISKA

Quoi donc ?

CATHERINE

Je dis qu'il ferait mieux
De briser autre chose, une glace qu'on brise
Annonce un grand malheur.

ELISKA

Tu crois à ces sottises ?

CATHERINE

Non, mais pourtant, j'ai peur d'éprouver un chagrin,
Et je répète encor : plutôt qu'un face-à-main,
Le Seigneur eut mieux fait de rompre une autre chose.

ELISKA

Oui je sais, je comprends, ou du moins je suppose,
Car tout ce que tu dis est maintenant empreint
De la même rancœur, et bien souvent, je crains
De te voir accomplir un geste qu'on regrette
Après, mais bien trop tard.

CATHERINE

Je ne perds pas la tête
Et ne décide rien qui ne soit bien pensé.

ELISKA

Excepté, cependant, ton projet insensé
De changer ton anneau de noble châtelaine
En un maillon grossier qui sent le fer des chaînes

CATHERINE

La chaîne n'est vraiment lourde qu'à son piquet
Et si, sans parti pris, tu regardais ce qu'est
L'homme auquel, aujourd'hui, ce cher maillon m'attache,
Tu ne comprendrais plus, alors que tu t'en fâches.

ELISKA

Ce qu'il est, je le sais : un jaloux, un hargneux,
Qui hait le monde entier, parce qu'il est né gueux ;
Qui voudrait détrousser les châteaux, les églises,
Afin d'en partager les trésors, à sa guise,
A de sombres coquins qui n'ont ni foi ni loi
Et qui, sortis de rien, voudraient tous être rois.
Voilà ce qu'est, au fond, ton apôtre cynique
Dont le seul Evangile est ce mot « République »

CATHERINE

Je suis incompétente à critiquer un roi,
Mais de l'humanité je sais suivre la loi,
Et si la République abhorre l'esclavage
J'en deviens partisan et, crois-moi, je suis sage.

ELISKA

Leur « Liberté » ! du luxe effronté de paresse
Où tu verrais, bientôt, s'effondrer ta richesse.
L'« Egalité » ! l'« Egalité » ! sais-tu pourquoi ?
Le sadique plaisir de te tutoyer, toi,
En te donnant ce nom bâtard de citoyenne
Dont ils t'appelleraient, comme on siffle une chienne

CATHERINE

Oh, que ton cœur est dur !

ELISKA

Et leur « Fraternité ».
Bien plus qu'elle n'embrasse, étouffe, en vérité.
Comme l'herbe sauvage, en rampant, s'entortille
Autour d'un lis altier qu'elle étreint de ses vrilles,
Elle serait pour toi, sans respect pour ton sang,
Un enveloppement bien trop avilissant.

CATHERINE

Comme toi, j'ai douté de la beauté réelle
De ces grands mots contre lesquels tu te rebelles ;
Mais un cœur généreux me les fit mieux comprendre,
Pourquoi de ton côté....

ELISKA

Que dois-je faire ?

CATHERINE

Attendre,
Attendre pour juger, avant de condamner,
Attendre, car bientôt, tu verras rayonner,

Plus clair, comme un soleil, après un temps d'orage,
Cette « Fraternité » dont le seul nom l'outrage.
Tu verras se courber la tête des tyrans,
Comme fait un roseau quand souffle l'ouragan ;
Tu verras tout un peuple accablé d'injustices,
Se faire, révolté, bourreau de son supplice.
Alors, de toutes parts, ces mots de « Liberté »
Et de « Fraternité » berçant l'humanité
D'un immortel élan, sortis de leur nuit noire,
Jailliront, claironnant comme un chant de victoire
Sur un champ de bataille.

ELISKA

As-tu compris, vraiment

Ce qui résulterait de tout ce dévoiement ?
Que deviendrait ta petite âme de créole
Dans cet affreux combat ? Dis... dis...

CATHERINE (*se redressant, enthousiaste*)

Une auréole !

ELISKA

Pauvre folle ! En tous cas, je tiens à t'avertir
Que pour te sermonner, j'ai voulu prévenir
Ton oncle vénéré, ce bon révérend père
Vincent d'Argentièrre et qu'alors, je l'espère,
Il saura maîtriser ton fol emportement,
Et que tu te plieras à son discernement

CATHERINE

Le frère de ma mère est, je sais, un saint homme
Et son austérité ne le fait pas, en somme,
Hostile aux sentiments qui peuvent m'inspirer.
Il saura, j'en suis sûre, encore m'entourer
De ses pieux conseils et sa douce ciémence
Intelligente et juste, est pour moi l'assurance
Qu'il peut bien me comprendre et mieux... me soutenir.

ELISKA

Il ne saurait pourtant songer à désunir
Ce qu'il avait béni, lui-même, en son église.

CATHERINE

Je saurai lui parler et lorsqu'à ma franchise,
Il aura reconnu de mon cœur la valeur,
Pourquoi ne serait-il alors mon protecteur ?

UN DOMESTIQUE (*anonçant*)

L'Abbé d'Argentière

CATHERINE

Il est venu, je tremble

Fais entrer

ELISKA

Je te quitte.

CATHERINE

Oh ! non, reste, il me semble,
A présent qu'il est là que mes forces s'en vont

(*Entre l'Abbé d'Argentière*)

SCÈNE II

CATHERINE - ELISKA - L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

CATHERINE

Voilà, mon oncle, bien des jours que nous n'avons
Eu le plaisir très grand qu'aujourd'hui vous nous faites
En venant au moulin, où croyez-moi, vous êtes
Toujours le bien venu.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Mon enfant, je le crois,
Et le plaisir que vous avez est chaque fois
Largement partagé. — Tout près de vous, une âme
Qui va quitter ce monde et que le ciel réclame,
M'a conduit par ici, j'ai voulu profiter
De mon office pour venir vous visiter.

CATHERINE (*en aparté*)

Il ment ! En qui, mon Dieu, puis-je avoir confiance !

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Et vous chère Eliska, votre santé, je pense,
Est celle que l'on voit écrite en votre teint.

ELISKA

Mais oui, mon père, à part, pourtant, que le matin,
Je ne puis, comme avant, assister à ma messe ;
Car, mes membres sont las de garder leur jeunesse,
Et l'âge que cachait ce teint qui sait mentir,
A mes dévotions ne sait plus consentir.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

L'église est loin, je sais, et la route est mauvaise ;
Dieu vous pardonnera. Mais, entre parenthèse,
Il paraît que ma nièce, à travers le hameau,
Parcourt ces durs chemins, très loin de son château,
A côté, me dit-on, de quelqu'un dont l'allure
Un peu drôle et le nom révèlent la rôtûre.

CATHERINE

Mon oncle, c'est exact, je ne m'en défends pas

Je vous laisse

ELISKA

CATHERINE

Pourquoi ?

ELISKA

Je m'en vais, de ce pas.
Informez tous nos gens, qu'ainsi que je présume,
Ton oncle nous fera, comme il en a coutume,
Prier tous en commun.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Afin que le Seigneur

Pardonne nos péchés

CATHERINE (*en aparté*)

Nos péchés, oh ! j'ai peur

(*Eliska s'en va*)

SCÈNE III

CATHERINE - L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Savez-vous, mon enfant, qu'un méchant commérage
Prétend que vous penchez vers le dévergondage ?

CATHERINE

Que je suis malheureuse et le monde mauvais !
Mon âme est innocente et, mon oncle, je vais
M'expliquer sur ce point.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Appelez-moi : « mon Père ».

Mettez-vous à genoux et faisons la prière,
Car ce n'est plus à l'oncle, alors, que vous parlez.

CATHERINE

Quoi ? vous m'abandonnez, mon oncle ? et vous allez
Entre le ciel et moi, prolonger la distance,
En me frappant, à tort, d'une aveugle sentence.
Dieu connaît bien mon cœur et je n'ai pas besoin
Pour vous en faire état, de le prendre à témoin,
Non, je n'ai pas besoin que, par vous, il pardonne ;
Car je n'ai pas failli, bien que ça vous étonne.
Et c'est en me cabrant, au lieu d'être à genoux,
Que je veux, à l'instant, m'expliquer avec vous.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Mon enfant, j'apprécie hautement la colère
Que provoquent chez vous mes soupçons, et j'espère
Que vous saurez bien mieux, désormais, vous garder
D'offrir sur vos façons, motif à bavarder.

CATHERINE

Vous connaissez déjà le souçi qui m'obsède ;
Soutenez-moi de grâce, accordez-moi votre aide.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Oui, je sais tout, ma nièce, et j'en souffre pour vous,
Mais ne peux rien de plus, car vos desseins sont fous.

CATHERINE

Ainsi, pas un conseil, pas un mot qui console !
Et dans cet abandon, où mon esprit s'affole,
Je n'ai plus près de moi que ce seul protecteur
Que vous voulez, pourtant, traiter en imposteur.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Dans votre désarroi que Dieu tout seul vous guide.

CATHERINE

Mon cœur trop plein déborde et je sens le ciel vide

(Elle pleure à genoux)

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Ah, ne blasphémez pas, mais pleurez, oui, pleurez,
Car pleurer, c'est prier ;

CATHERINE

Que vous me torturez !

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Ma pauvre enfant ! Allons, relevez-vous ma nièce.

CATHERINE

Pourquoi ? Que voulez-vous encor que je confesse ?

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Mon enfant, calmez-vous. Excusez ma rigueur :
Laissez-moi vous parler, à présent sans aigreur.
Dieu me pardonnera ce moment de faiblesse,
Si, sensible à vos pleurs, j'évoque une jeunesse
Qui ressemble à la vôtre et que j'ai pu dompter,
Ainsi que mon habit peut, au moins, l'attester.
Comme vous, j'ai souffert et c'est dans la prière
Que j'ai tout oublié, c'est dans mon séminaire
Que j'ai tourné vers Dieu tout l'élan de mon cœur
Un moment égaré.

CATHERINE

Eh bien, que la douleur

Qui fit de vous un prêtre, aujourd'hui nous rapproche
Et me fasse un tuteur pour que je m'y raccroche....
Mais qu'avez-vous ? que vois-je ? Oh, des pleurs dans vos yeux !
Quoi, vous l'aimez encor.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Non, je vous plains, c'est mieux.

CATHERINE

Et pourtant ?

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

C'est votre âme à vous qui me chagrine

CATHERINE

Non, je ne vous crois pas, et même je devine
Aux larmes que vous ne savez pas contenir,
Que vous vous attachez toujours au souvenir
D'un cœur abandonné, jadis pour votre église.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Taisez-vous

CATHERINE

Parlez-moi, mon oncle, avec franchise
Evoquer ses chagrins à deux fait tant de bien
Que du mal qu'ils ont fait, on ne regrette rien,
Et j'aurais tant aimé rapprocher de ma peine
Les sanglots de la vôtre aussi, même lointaine,
Il me semble qu'alors, je vous aurais suivi,
L'esprit moins tourmenté, dans vos moindres avis

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Eh bien, écoutez-moi, puisqu'il faut que renaisse,
Afin de vous guider, ce passé qui me blesse.
Comme vous, dédaignant, un jour, le sang fameux
Dont s'enorgueillissaient nos illustres aïeux ;
Naïf, inconscient, j'eus cette extravagance
De m'éprendre d'un cœur à la rustre naissance.
Je fus de bonne foi, j'aimais sans raisonner
Et mon rêve, sans doute, aurait pu m'entraîner
Dans le trop libre éden d'une mésalliance
Où celle qui m'aimait n'aurait eu que souffrance !!
Je ne me prévaux pas d'un titre ou d'un grand nom
Que j'ai trouvé tout fait dans un berceau, non, non,

Car ce n'est pas le sang qui nous différencie
Et nous donne en naissant, un cœur qu'on apprécie
Aux taux de la fortune. Oh non, non, mais pourtant,
Comme à la fleur, il faut à l'amour tout autant :
Son milieu, son climat, je dirais mieux : sa classe ;
Autrement, exotique, il languit, quoiqu'on fasse,
Et meurt, sans nous laisser le parfum du bonheur ;
Puis survient, à côté du regret, la rancœur.

CATHERINE

Vous l'avez dit, mon oncle, et je vous remercie :
Non, ce n'est pas le sang qui nous différencie :
Et le cœur qui grandit celui que vous savez
Ne peut pas déparer celui que vous avez.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

N'en parlons plus. Ce que, pour le moment, je veux :
C'est que sur ce chemin que je sais hasardeux,
Vous n'ayez, après moi, des larmes trop amères.
Ce que je veux, c'est voir s'envoler vos chimères.
Et pour vous consoler d'un imparfait hymen,
Vous voir toute en prière.

CATHERINE

Et vous diriez : amen !
Mais ne demandez pas que je suive, docile,
Ce régime de cloître, égoïste, inutile,
Où supplier, gémir, sont l'unique souci.
Ma jeunesse est assez ardente, Dieu merci,
Pour pouvoir affronter mes chagrins, même seule,
Sans que je sois contrainte à devenir bégueule

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Pouvez-vous mépriser un si pieux devoir
Que j'accomplis, dévotement, matin et soir ;
Quand je demande au ciel qu'au pécheur il pardonne
Et qu'à l'humble, au petit, à l'indigent il donne.

Egoïste, avez-vous dit, mon apostalat,
Alors que vivant seul, en un dur célibat,
J'ai tout abandonné : les plaisirs, la richesse,
L'amour, du moins celui qui fait votre faiblesse,
Egoïste, est-ce aimer sans vouloir l'être aussi,
Et pour son sacrifice être sans un merci ?
Est-ce aller, en tous temps et d'une humeur égale,
Au chevet des mourants, bénir le dernier rôle ?
Inutile ma tâche ? Ah, vous n'y pensez pas,
Mais c'est elle qui, du berceau jusqu'au trépas,
Conduit un monde aveugle, afin qu'il ne chancelle
Et si, quand même, on flanche, eh bien, c'est toujours elle
Qui, veillant, nous permet, tombés, de relever
Encore un peu la tête. Et c'est pour vous sauver
D'une chute fatale, oui, que je vous convie
A suivre, après moi, la route que j'ai gravie.

CATHERINE

Le calvaire

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Non, non. serai-je enfin compris ?

Non, la prière et n'en discutez pas le prix.

CATHERINE

J'écoute volontiers ce paternel reproche
Mais, malgré moi, je songe à la mouche du coche.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Mon devoir de pasteur n'est pas autrement fait
Que s'il est bien rempli, j'en suis, moi, satisfait.
Je cherche, dans ma tâche, obscure, austère, ingrate,
A soulager les cœurs où la douleur éclate ;
Et ma prière va, se mêlant aux sanglots
Que je conduis au ciel, comme on mène un troupeau.
Je scrute, en chaque cœur, des péchés l'amertume,
Savourant un remords comme un parfum qu'on hume ;
Et ma prière monte, au son des angélus

Quand mon bréviaire en main, (combien en ai-je lus !)
J'implore le Seigneur, afin qu'il nous bénisse.
Et dans un Paradis d'éternelles délices,
Comme en un champ d'épis que dore le soleil,
Recueilli, je me fais au moissonneur pareil,
Et glane abondamment des pardons et des grâces
Que je répands partout, oui, partout où je passe
En donnant à chacun la part qui lui revient.
Et, si dans ce moment, incertain, j'en conviens,
Une larme persiste, elle est comme l'étoile
Qui guide le pécheur dans un ciel pur, sans voile,
Et le ramène au port de la félicité.
Ah, pouvez-vous penser qu'un prêtre ait fatuité
A prétendre, joyeux, qu'il a, par sa prière,
Tant soit peu soulagé du monde la misère.

CATHERINE

Je sens, qu'à vos raisons, j'ai peine à résister
Mais pensant à celui qu'il me faudrait quitter
La rage en mon cœur monte et vous m'en voyez folle.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Reposez-vous sur moi, mon église console.

SCÈNE IV

CATHERINE - L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE - ELISKA

ELISKA (*s'avancant vers l'abbé d'Argentière*)

Pour prier auriez-vous oublié votre accord
Que ce long entretien, déjà, compromet fort ?

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE (*à Eliska*)

Je l'avais oublié, mais je viens tout de suite.
(*à Catherine*)

Ma tâche encore m'appelle, il faut que je m'acquitte,
Mais venez avec moi.

CATHERINE

Pas aujourd'hui, plus tard,
J'ai besoin de pleurer toute seule à l'écart.
Allez, n'insistez pas.

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Je comprends, je vous quitte.

ELISKA

Je vais, je te rejoins, dès la prière dite.

SCÈNE V

CATHERINE (*restée seule*)

Si pleurer c'est prier, regardez-moi, Seigneur,
Ne suis-je pas plus près de vous par ma douleur,
Que si, pour un désir quelconque à satisfaire,
J'évoquais votre nom en un grain de rosaire ?
Seigneur, vous qui réglez du monde le destin,
Protégez dans mon cœur cet amour clandestin
Dont le feu qui vacille, avant qu'il ne périsse,
Veut, au moins affirmer, qu'il n'est pas un caprice

(*reprenant son miroir brisé*)

Dans ce miroir brisé, messager de malheurs,
Je cherche à reconnaître, au travers de mes pleurs,
Celle qui, sottement, avait cru son courage
Capable de tenir son sort en esclavage.

Hélas ! dans ce miroir brisé,
Le visage martyrisé

D'une bien pauvre Catherine
Toute chagrine,
Sans volonté,
Pleure à côté
D'une toute autre Catherine
Dont on devine
A ses yeux noirs
Brillants d'espoir,
Qu'elle est heureuse
D'être amoureuse.

Seigneur, protégez mon amour (Chant)
Seigneur, Seigneur, venez à mon secours

(On entend Carméla chanter joyeusement dans la coulisse)

SCÈNE VI

CATHERINE - CARMÉLA

CATHERINE (*sursautant*)

Carméla ? (*l'appelant par la fenêtre*)

Carméla... viens près de moi... viens... monte

(*en aparté*)

Elle est folle et pourtant, dans tout ce qu'elle conte
On sent percer souvent, un peu de vérité,
Au point qu'elle est pour moi, devant l'adversité,
Je ne m'en cache pas, une mascotte, un guide.

(*apercevant Carméla qui entre hésitante*)

C'est toi, Carméla... viens... ne fais pas la timide.
Dis, à quoi pensais-tu, tout à l'heure, en passant ?
J'ai senti, dans ta voix plus sûre, un autre accent
Que celui que tu prends pour chanter d'habitude ;
Dis-moi ce qui provoque, en toi, cette attitude.

CARMÉLA

Si je chante, aujourd'hui, bien plus gaiement qu'hier,
C'est que sonne le glas du mal dont j'ai souffert.
Et si je ris avec autant de frénésie,
Ah, ah, ah, ah, c'est que je vois l'hypocrisie,
Les préjugés vaincus. Ah, ah, c'est que je vois
D'un monde révolté, les tyrans aux abois ;
C'est que vient ma vengeance enfin.

CATHERINE

Que veux-tu dire ?

Parle, mais parle donc.

CARMÉLA

Ah, ah, laissez-moi rire.

CATHERINE

Qu'as-tu ? qu'as-tu ? mais parle.

CARMÉLA

Ils paieront bien, un jour,
Tout le mal qu'ils ont fait et je veux à mon tour,
Les voir bientôt frappés. Ce sera ma vengeance.

CATHERINE

Explique-toi, voyons. Que veux-tu dire là ?
Conte-moi ton histoire.

CARMÉLA

Eh, bien oui, la voilà.

(Chant)

Sur son chemin,
Un baladin,
Vil assassin
En escarpins,
Un galantin
Au noir dessein
A pris mon cœur,
Comme une fleur
Dans un jardin
Et l'a jeté dans le ravin.
J'ai bien pleuré de ce dédain
Oui, mais demain,
Bien moins gamin,
Mon cœur, enfin,
Rira, malin,
De sa douleur
Et de ses pleurs.

CATHERINE

Je voudrais déchiffrer tes sombres paraboles,
Mais je n'y parviens pas, va-t-en, va, pauvre folle.

CARMÉLA

Madame, entendez-vous, là-bas, ce brouhaha ?
C'est le peuple qui gronde, il était temps, ah, ah.

CATHERINE

Ciel ! serait-ce donc vrai ? c'est déjà sa bataille.
Mon Dieu, soutenez-moi je sens que je défaille.

CARMÉLA (*regardant par la fenêtre*)

J'entends, distinctement, crier « Fraternité »

CATHERINE

C'est Jean-Pierre, c'est lui. Puis-je sans lâcheté
Ne pas participer à sa noble croisade ?

(*à ce moment Jean-Pierre pénètre précipitamment par la fenêtre*)

SCÈNE VII

CATHERINE - CARMÉLA - JEAN-PIERRE

CATHERINE (*effrayée*)

Jean-Pierre !

JEAN-PIERRE

Catherine !

CATHERINE (*même jeu*)

Pourquoi cette escalade ?

Vous m'effrayez

JEAN-PIERRE

Fuyons... je vous expliquerai
Plus tard, dépêchez-vous, vite car je voudrais
Que nous soyons bien loin, avant qu'ici n'arrive
La foule qu'on entend, en colère, agressive.

CATHERINE (*brisée*)

Où voulez-vous que j'aille ?

JEAN-PIERRE

Ecoutez-moi, fuyons.

CATHERINE

N'étiez-vous pas d'avis, pourtant, que nous restions
Afin de soulager la misère, en ce monde,
Et n'est-ce pas votre œuvre, à vous, qui là-bas gronde ?

JEAN-PIERRE

Elle m'a dépassé, Catherine, et je crains
Qu'aveugle, la révolte, en débordant, sans frein,
Ne frappe ses amis et qu'elle n'aille même
Jusqu'à me condamner, parce que je vous aime.
Ne m'accuse-t-on pas déjà de trahison,
Parce qu'on a surpris que nous sympathisons ?
Ceux pour qui nous luttons, d'un cœur si plein d'audace,
Ne vous pardonnent pas votre sang, votre classe.

CATHERINE (*stupéfaite*)

En quoi, chez eux aussi, les mêmes préjugés !

JEAN-PIERRE

On ne raisonne pas avec des insurgés,

CARMÉLA

Je les entends

JEAN-PIERRE

Vite, il faut qu'on s'en aille

CATHERINE

Non, il me faut rester, car une autre bataille
Bien plus horrible encor, se livre en cet instant.
Elle se livre là

(*se frappant la poitrine*)

Terrible, tu m'entends.

Et j'en suis l'artisan, luttant contre moi-même

JEAN-PIERRE

Viens vite

CATHERINE

Non

JEAN-PIERRE

Pourquoi ?

CATHERINE

C'est parce que je t'aime

Et que je ne veux pas que tu sois malheureux,
Ni pour moi, ni par moi... Suis-les cela vaut mieux.

Je t'aimerai de loin, toujours aussi sincère...

Un amour ne meurt pas, parce qu'on le fait taire

Va, mais sans condamner mon infidélité,

Car mon renoncement est fait de probité.

JEAN-PIERRE

C'est mon arrêt de mort, crois-moi, qu'alors tu signes

CATHERINE

Ton cœur est vraiment grand, il m'en faut être digne...
Mais on vient, cache-toi.

JEAN-PIERRE

Ah pour ça, non, jamais

CATHERINE

Dépêche-toi.

CARMÉLA

Jean-Pierre il le faut bien

(Catherine pousse Jean-Pierre derrière un rideau)

JEAN-PIERRE

Oh, mais !

SCÈNE VIII

(A ce moment l'abbé d'Argentière, Eliska et quelques familiers du château font irruption dans le boudoir).

ELISKA

Que leur avons-nous fait ?

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

Ils ont jeté des pierres
Sur la chapelle et se sont ri de nos prières

UN RÉFUGIÉ

Nous serons mieux ici, beaucoup plus à l'abri

ELISKA

J'ai tant couru, mon corps en est endolori

UN RÉFUGIÉ

Je ne sais pas comment j'ai fui cette fournaise

CATHERINE

On dirait qu'à présent le tumulte s'apaise
Il me faut leur parler.

UN RÉFUGIÉ

Ah, non

JACK (*entrant précipitamment*)

N'avez plus peur

On les a maîtrisés, partout, et le meneur
Quand on le connaîtra, quelle que soit sa taille,
Je dis qu'il aura son gibet.

JEAN-PIERRE (*se découvrant*)

C'est moi !

JACK (*lui déchargeant son pistolet dans la poitrine*)

Canaille !

CATHERINE (*hors d'elle-même*)

Lâche ! lâche !

ELISKA (*effrayée*)

Ciel ! mort !

CATHERINE (*terrifiée*)

Oui, mort ! assassiné !

CARMÉLA (*espérant toujours*)

Son rêve est bien trop beau pour être terminé.

RIDEAU

ACTE IV

Dans le parc du château des d'ALBRET.

Dans le même bosquet qu'à l'acte II.

SCÈNE I

FAFA - DÉ SIR - UN BUCHERON

FAFA (*regardant les arbres sous lesquels il est arrêté*)

Alors que dites-vous ? Il voudrait tout abattre ?

UN BUCHERON

D'abord pour ce travail, il faut être au moins quatre.

DÉ SIR

François doit nous rejoindre, il vient dans un instant.

FAFA

Le vieux prend avec nous des airs trop importants.
Depuis qu'il est un peu le confident du maître,
Il semble qu'il ne veut même plus nous connaître !
Aussitôt qu'on discute, et dès le moindre mot,
C'est la mouche qu'il prend dressé sur ses ergots,
Et d'un ton résigné devant notre infortune,
Il va jusqu'à blamer notre juste rancune.

DÉ SIR

Chut ! le voilà qui vient, que va-t-il nous chanter ?

SCÈNE II

LES MÊMES - FRANÇOIS

FRANÇOIS (*vêtu d'un vieil habit de Jack d'Albret*)

Eh bien, quoi, les amis ? toujours à comploter ?

LE BUCHERON

Oui, toujours.

FAFA

Ca t'étonne ?

FRANÇOIS

Oui et non.

DÉSIR

A ta guise

FAFA

Sais-tu que cet habit qui si mal te déguise,
S'il te rend plus faraud, ne te fait pas plus grand ?
S'il habille en Seigneur un vil et sot croquant,
S'il cache ta guenille, il laisse à nu ton âme
Et montre sous ses plis ta trahison infâme.
Tu fais ici deux jeux et tu prends pour paiement
De ton hypocrisie un de ces vêtements
Qu'on jette à son valet quand ils ont trop d'usure.

FRANÇOIS

Assez, assez, tais-toi, ne me fais pas l'injure
De croire un seul instant à quelque trahison
Mon âme ne fait pas d'un habit sa prison ;
Si bien qu'elle se cache, elle veut être libre
Et belle en sa misère et lorsque mon cœur vibre,
Sous l'archet de l'espoir, c'est à votre unisson,
Dans le même concert qu'on entend sa chanson.

DÉSIR

Tu nous trahis pourtant.

FAFA

Et pour plaire à ton maître...

FANÇOIS

Je passerais à tous ses caprices ?

FAFA

Peut-être.

FRANÇOIS

Le retard que j'ai mis à vous rejoindre ici
Peut déjà témoigner d'un tout autre souci
Celui dont vous craignez la colère et la haine
Veut soustraire à ses yeux tout objet de sa peine,
Il sait que c'est ici que Jean-Pierre venait
Echafauder ses plans que l'amour couronnaît ;
Il sait qui vient souvent pleurer à cette place,
Ce mort dont le nom seul le hante et le tracasse ;
Et, par crainte d'y voir son spectre menaçant,
Il veut que nous rasions ce coin qu'aimait l'absent ;
Mais l'âme de Jean-Pierre, immortelle, ici plane
Et nul n'accepterait alors qu'on la profane
Car ce serait pour nous deux fois l'assassiner
Que sur son souvenir, dans l'ombre, s'acharner.
Le maître a commandé qu'on coupe et tu m'accuses
D'obéir, tête basse ? Eh bien, non, je refuse.

FAFA

Très bien, à la bonne heure ! on t'avait mal jugé
Et j'en suis, pour ma part, un peu plus soulagé

DÉSIR

Celle qui maintenant porte une robe noire
Mais qui garde pourtant foi dans notre victoire,
Aurait vraiment le droit de nous traiter d'ingrats,
Si nous exécutions cet ordre scélérat.

FRANÇOIS

Ce bosquet est sacré pour tout ce qu'il rapelle

FAFA

C'est une nécropole !

DÉSIR

Ou bien la citadelle
Où flotte encore un rêve, ainsi qu'un vieux drapeau,

LE BUCHERON

Et je jalouse, moi, tous les petits oiseaux
D'y venir tout heureux, en cette solitude,
Chanter leurs chants d'amour en toute quiétude.

DÉSIR

Et moi, les seuls écus que j'ai pu voir de près
Sont ceux qu'un soleil d'or multipliait exprès,
Sous ce feuillage, épars, me couvrant de richesse,
Comme pour consoler mon extrême détresse.
Je veux les y revoir tromper ma pauvreté.

LE BUCHERON

Nous y viendrons planter l'arbre de Liberté

FAFA

Et puis nous y pendrons d'Albret à quelque branche

FRANÇOIS

Tu vas trop loin, tais-toi.

FAFA

Eh quoi ? déjà tu flanches ?

FRANÇOIS

Non, Jack d'Albret n'est plus celui que vous pensez

Un grand chagrin le ronge, il souffre ; c'est assez ;
Il me parle souvent et, dans ses confidences,
Je sens qu'il a perdu toute son arrogance ;
Il cherche en moi l'ami dont il tient aux avis
Et se fait tout petit pour être mieux compris ;
Il n'est plus viveur, ce fat coureur de filles
Qui ne sait être beau que dans quelques quadrilles ;
Et quand il vous regarde, on lui voit dans les yeux
Passer comme un remords de nous voir malheureux.
Entendant le moulin, un jour, grincer et geindre,
Il m'a dit tristement : Comment peut-il se plaindre ?
Alors que toi, plus faible, épuisé, tu le tais ?

Et celà t'a suffit ?

LE BUCHERON (*ironique*)

FAFA

Ton silence mentait.

FRANÇOIS

Allons, cesse de braire.

FAFA

Ah ! tu prends sa défense ?

FRANÇOIS

Je dis qu'il est meilleur qu'il n'en a l'apparence.

~~~~~

### SCÈNE III

Les mêmes - CATHERINE - ELISKA

CATHERINE (*en robe noire, arrivant avec Eliska*)

De qui donc parlez-vous et de quoi, s'il vous plaît,  
Qui vous fait tant monter comme une soupe au lait ?

FAFA (*sévère*)

Madame, il est grand temps en effet qu'on s'explique  
Et je ne prétends pas qu'on me traite en bourrique,  
Lorsque, sous un régime où règnent des tyrans,  
J'entends demeurer, moi, toujours récalcitrant.  
Madame, excusez-moi de cette intempérance,  
Mais nous avons un mort qui réclame vengeance  
Et j'attendais qu'une autre avant moi l'eût compris.

CATHERINE

Oh ! ne m'accablez pas d'un injuste mépris  
Et ne me tournez pas votre fer dans la plaie.

FAFA

Il est des souvenirs cruels qu'on ne balaie  
Qu'avec une vengeance et non avec des pleurs.

CATHERINE

Loin de moi le désir d'oublier mes malheurs,  
Je respecte bien trop leur trace dans mes larmes  
Et sais m'en souvenir ; réfrénez vos alarmes.  
S'il me faut me venger, je m'en rapporte au ciel,  
Car la vengeance humaine a la saveur du fiel ;  
La vengeance est à Dieu. Tout crime a sa monnaie  
Et quel qu'en soit l'auteur, il faudra bien qu'il paie ;  
Mais si j'ai ramassé dans le sang un flambeau,  
J'en veux illuminer un glorieux tombeau ;  
En quel lieu l'a-t-on mis ? j'en recherche la place,  
On m'en fait un mystère et ce qui me tracasse  
C'est ne de rien saisir du but de ce secret.  
Que ce soit bien ou mal, quelle main l'a donc fait ?  
Jean-Pierre était pour moi, vous le savez peut-être...

FRANÇOIS

N'achevez pas, Madame. On ne peut méconnaître  
Ce qui vous unissait et cela nous suffit

Je sais ce que rêvait Jean-Pierre et ce qu'il fit  
Et j'apprécie autant celle qui mit, en somme,  
Avec lui, son honneur à nous vouloir des hommes.  
Il n'y a pas longtemps, qui donc aurait pensé  
Qu'on pût même ébaucher ce grand rêve insensé  
Qui nous fait à présent dresser l'échafaudage  
D'un avenir meilleur brisant tout esclavage ;  
Pliés et résignés à notre sort affreux  
Nous n'avions même pas la honte d'être gueux  
Et savions accepter, en chantant, la famine,  
Comme font les enfants dansant la capucine.  
Petits, on souriait au lait d'un maigre sein  
Et nous avons joué, tout nus, sur le chemin.  
La misère est moins rude et bien moins nous obsède  
Quand, dès notre jeune âge, on la crût sans remède ;  
Mais plus on la combat, plus on la sent grandir  
Et je dois sur ce point, avec vous consentir  
Que cet effort géant, accompli par Jean-Pierre  
Méritait votre appui dont on vous voit si fière.  
Mais...

LE BUCHERON

Mais s'il faut encor combattre sans merci  
Nous saurons, pour nos droits, vaincre ou mourir aussi.

F A F A

Et si des fois, dame Famine  
Venait de nous troubler, j'imagine,  
Nous chanterions à la mâtine  
Cette chanson moins enfantine

**Dansons la capucine**  
**Vive le son, vive le son** (sur l'air de la Carmagnole)  
**Dansons la capucine**  
**Vive le son du canon**

ELISKA (effrayée)  
Allons-nous en

CATHERINE

Attends, il faut que je leur dise  
Que c'est de tout mon cœur qu'avec eux je pactise  
Mais que, vraiment, j'ai peur...

FRANÇOIS (*à fa/fa*)

Oh ! laisse-moi finir  
Oui, je comprends fort bien votre hâte à bannir  
Avec quelques fracas, d'injustes privilèges  
Dont se targuait jadis... Mais à quoi bon ?... j'abrège  
On n'est plus un tyran dès que l'on sait pleurer.

(*à Catherine*)

Et votre époux, Madame, a, je puis l'assurer,  
Sangloté bien souvent, ici même, en cachette,  
Comme quelqu'un qui paie à son passé sa dette.  
Je sais qu'il ne fut pas toujours très bon pour nous,  
Mais, je l'ai fait, petit, sauter sur mes genoux  
Et cela me suffit pour que je fasse taire  
Ce qui dans d'autres cœurs provoque la colère.

CATHERINE

Votre fidélité part d'un bon sentiment  
Qui, sans trop m'étonner, me trouble énormément ;  
Car si ce noir destin, qui vous poursuit, m'alarme,  
Votre sérénité devant lui me désarme.  
Vous disiez à l'instant que j'ai mis mon honneur  
A préparer pour vous un avenir meilleur ;  
Je veux rester fidèle à cette noble cause,  
Fidèle au souvenir de celui qui repose  
Trop tôt sous cette terre où, tout fumant, son sang  
Demande qu'on lui soit au moins reconnaissant.  
Mais pourtant, croyez-moi, trop de sang m'effarouche,  
Et s'il me faut agir, sachez-le par ma bouche,  
Mon courroux m'aidera mais sans me dominer ;  
Puis s'il advient qu'un jour je doive pardonner,  
Ce ne sera qu'après ma tâche terminée.

FRANÇOIS

Madame, je vous sais, sans vous craindre, obstinée  
A vouloir, jusqu'au bout braver la destinée ;  
Ne soyez pas cruelle à l'égard de celui  
Qui, s'il a fait souffrir, s'en reprend aujourd'hui,  
Lui que vous m'éprouvez, et qui pourtant vous aime.

Taisez-vous

CATHERINE (*dédaigneuse*)

FRANÇOIS (*humblement*)

Je vous quitte

DÉSIR

Allons

FAFA

Oui mais quand même,  
Avant que je vous suive, il faut que vous sachiez  
Que je n'abdique pas, moi, pour trente deniers  
*(à François)*

Ah ! l'on dit que l'habit n'a jamais fait le moine ;  
Mais pour défendre mieux ses droits, son patrimoine,  
Ton maître qui toujours veut se moquer de nous  
Et qui veut par les soins, nous plier à genoux,  
A su te bien vêtir pour se faire un sosie ;  
Mais tu peux payer cher, toi, cette hypocrisie.

FRANÇOIS

Tais-toi te dis-je et viens.

FAFA

Je viens, mais rira bien  
Qui rira le dernier.

*(Ils sortent)*

SCÈNE IV

CATHERINE - ELISKA

CATHERINE (à *Eliska*)

Si tu savais combien  
A les voir s'échauffer, leur désaccord m'irrite  
Va, suis-les, calme-les, et puis reviens bien vite,  
Me dire ce qu'ils font, va tranquillise-moi.

ELISKA

Bien, j'y vais tout de suite, apaise ton émoi.

(*Elle sort pendant que Jack d'Albret apparaît*)

---

SCÈNE V

CATHERINE - JACK

JACK (à *Catherine*)

Que faites-vous ici, détestable coquine ?  
Fille de rien... Pardieu ! vous vouliez j'imagine,  
Dire un dernier bonjour à ces arbres témoins,  
De vos ébats cachés. Vous pensiez pour le moins,  
Que j'aurais toléré toujours que leur ombrage  
Put demeurer le but de vos pèlerinages.  
Et que vous y veniez, sous ce deuil crapuleux,  
Pleurer l'amour perdu d'un misérable gueux.  
Eh bien, j'ai décidé de les jeter à terre  
Ces abris protecteurs d'un abject adultère.  
Le vice vous pressait à chercher un amant,  
La souillure est plus grande en venant d'un manant,  
Alors que vous aviez ma fortune et mon nom.  
Infâme gourgandine ! Allez-vous-en... mais non,

Non, ce n'est pas possible, O mon Dieu ! quand j'y songe !  
Non, tout ce que j'ai dit, n'est qu'un affreux mensonge,  
Je mens effrontément, en voulant vous flétrir,  
Je me mens à moi-même, afin de plus souffrir,  
Car je me sens plus près de toi dans ma souffrance.  
Oui, j'ai menti, vois-tu, pardonne à ma démente ;  
Je t'aime, Catherine, et crois-moi... Quoi ? tu ris ?  
Ah ! j'aurai préféré ta haine à ton mépris,  
Oui, j'aurai savouré dans son étreinte ardente  
La haine provenant du dépit d'une amante.  
Car la haine, après tout, c'est encor de l'amour,  
Un amour perversi, c'est vrai, mais qui, toujours,  
Dans un cœur déchiré, cachant sa meurtrissure,  
S'obstine à maîtriser, sous le fouet de l'injure,  
Un bonheur en haillons qui fuit en assassin.

CATHERINE

Haïr n'est pas mon fait, pas plus que mon dessein  
Et ma passivité devant votre invective  
Est déjà, sur ce point, bien significative.  
Soyez donc assuré de ma sincérité  
Lorsque ne m'émeut plus votre orgueil révolté.  
Aujourd'hui plus qu'hier, votre nom m'importune  
Et m'amointrit plutôt, malgré votre fortune.

JACK

Ne martyrise pas mon cœur déjà meurtri  
Et qui demande grâce en de funèbres cris.

CATHERINE

Votre cœur ! votre cœur ! Ah ! vous exagérez,  
Vous usez, pour l'instant, de mots transfigurés ;  
Votre cœur, oh ! vraiment, écoutez mon reproche,  
Ne fut jamais pour moi qu'une petite poche  
Où lourdement résonne, à chacun de vos pas,  
Beaucoup d'or, sans vertu, qui n'est pas mon appât.

JACK

Oui, je sais, la fortune ! oh, hideuse fortune !  
Qu'envieux, bien à tort, on irait dans la lune  
Chercher parce qu'on croit qu'elle fait le bonheur  
Et que seule, elle peut nous enrichir le cœur !  
La fortune qu'on jette, ou bien que l'on ramasse  
N'importe où, dans la honte et qui, plus on l'entasse  
Ou plus on la gaspille, avilit tout le prix  
De ce qui nous entoure et nous force au mépris  
De tout ce qui est beau devenu trop facile !  
N'avoir plus de désir ! et se voir entre mille,  
Seul à s'approprier, comme un voleur l'eut fait  
La fortune en naissant ! Oh ! combien je la hais  
De savoir qu'à tes yeux, elle me défigure  
Et que, telle une lèpre avec sa bouffissure,  
Elle écarte de moi ceux que je veux aimer !

CATHERINE

Mais vous pouviez, pourtant, ça, je ne puis l'affirmer,  
Si vous aviez pour elle autant de répugnance  
Donner aux malheureux toute son assistance.

JACK

Il faut avoir souffert pour être vraiment bon  
Et ma souffrance à moi, nait de ton abandon.  
Reviens, nous saurons faire ensemble une autre vie,  
Etre aujourd'hui très humble est mon unique envie.  
Oh ! l'amour d'être pauvre auprès d'un cœur ami,  
Avec lequel on rêve, on aspire, on gémit !  
Et plutôt qu'un succès trop facile pour cible,  
Aimer encor bien plus, s'il le faut l'impossible,  
Mais sentir que l'on souffre alors pour être heureux !  
Reviens vite, oublions ce passé douloureux.

CATHERINE

N'attendez pas de moi l'oubli, ce serait lâche,  
Mon cœur ne vibre plus que pour...

JACK  
Pour ?

CATHERINE  
Pour ma tâche.

JACK  
Et bien, nous la ferons ensemble si tu veux ;  
Je suis le compagnon, inhabile, il se peut,  
Mais tu m'apprécieras davantage, à l'ouvrage.  
Et comme on aime un dieu, sans en chercher l'image,  
N'aime plus que ta tâche et ne t'attarde pas,  
Dans ta folle chimère à regarder plus bas.

CATHERINE  
Je voudrais oublier, mais ce n'est pas possible,  
Chaque effort que je fais me rend irréductible.  
Est-ce donc oublier qu'étouffer un sanglot ?  
Une veilleuse éteinte à côté d'un tombeau  
Grandit affreusement la cruauté du deuil ;  
N'éteignez pas mon feu dont souffre votre orgueil.

JACK  
Rien ne peut empêcher qu'un jour je cicatrise  
Le mal que je t'ai fait et qui me martyrise ;  
J'y mettrai tout mon temps, mon ardeur, mon amour.  
Rien ne peut empêcher que se renferme, un jour,  
La plaie encore ouverte et qu'à ton cœur tu portes.

CATHERINE  
Oh ! rien, croyez-vous ? rien, qu'est-ce ? un peu de chair morte.

---

## SCÈNE VI

LES MÊMES - ELISKA

ELISKA (*revenant essoufflée*)

C'est affreux ! c'est affreux !

CATHERINE

Quoi ? que s'est-il passé ?

ELISKA

J'ai vu le vieux François de coups transpercé,  
Se ruer devant moi dans d'atroces tortures.  
Ses yeux crevés pleuraient du sang sur sa figure  
Et sa bouche mordait sa langue pour parler,  
Mais ne pouvait pourtant, hélas ! articuler,  
Qu'un mugissement sourd, comme un bœuf qu'on écorche;  
Et quand ses bras tordus, plus tordus que des torches  
Gesticulaient dans l'air, on l'aurait cru tenté  
D'arracher du ciel vide un peu d'humanité.  
Enfin pour expirer, il se roula par terre,  
Au grand ricanement des amis de Jean-Pierre !

CATHERINE

Que de sang ! que de sang ! pour la fraternité.

JACK

Et c'était un des leurs ! Ciel quelle cruauté !  
Il me faut le venger et j'y cours...

CATHERINE

Non, non reste.

JACK

Je ne te comprends plus, quoi ; c'est toi qui proteste ?  
Pardennes-tu leur crime eu condamnant le mien ?  
Qu'ai-je fait de plus mal ? quoi ? regarde-moi bien,  
Serai-je un monstre, enfin ?

CATHERINE

Non, non, comprends-moi, reste

Car j'aime malgré moi...

JACK

Qui ? qui ? parle



E. TAPONIER

CATHERINE

Ton geste.

JACK

Mon geste est tout petit, mais aspire à plus haut.  
S'il reste inachevé comment serait-il beau ?  
Ah ! que j'aurais voulu le grandir davantage  
Pour être pardonné.

CATHERINE

Laisse passer l'orage  
Et n'aspire au pardon qu'après un long remords,  
Car tu n'as pas encor expié tous tes torts.

---

SCÈNE VII

LES MÊMES - CARMÉLA

CARMÉLA (*accourant triomphante*)

Regardez tous là-bas, c'est le moulin qui brûle.  
Ah, le grand jour approche, et quoi ? toi, tu recules.  
Enfin, verrais-je donc, bandit, à la clarté  
De l'incendie où s'illumine l'horizon,  
Rougir ton front tremblant et pâlir ton blason.

CATHERINE (*effrayée*)

Ciel !

JACK

Laisse, je t'aimerai bien mieux sans richesse

ELISKA

Ils pourront tout détruire, excepté ta noblesse.

CARMÉLA

La noblesse, à cette heure, encombre les égouts,  
Car on l'a balayée, un beau soir, le quatre août  
Tu ne connaissais pas encor cette nouvelle :  
Oh ! suprême ironie ! Il faut que ce soit celle  
Qu'un jour tu délaissas pour son sang trop obscur,  
Qui vienne te porter un soufflet aussi dur.

ELISKA

Allez-vous écouter longtemps cette démente ?

JACK (à Carméla)

Tais-toi.

CATHERINE

Que chante-t-elle ?

CARMÉLA

Ecoute un peu ce que je chante :

Sur son chemin, (Chant)  
Un baladin  
Vil assassin  
En escarpins ;  
Un galantin,  
Aux noirs desseins,  
A pris mon cœur,  
Comme une fleur  
Dans un jardin  
Et l'a jeté dans le ravin.  
J'ai bien pleuré de ce dédain,  
Mais à présent,  
Te méprisant,  
Mon cœur enfin  
Se rit, moqueur,  
De sa douleur  
Et de ses pleurs.

N'insiste pas

JACK (*contrit*)

Rentrons

ELISKA (*à Catherine*)

JACK

Ce lieu n'est pas propice

A de pareils débats

CARMÉLA

Craindrais-tu qu'on y puisse

Venir trop librement te demander raison

Des maux dont tout un peuple et moi nous t'accusons ?

Ton passé te fait peur, pour ma part, sois tranquille,

Mon mépris me soulage et rend bien inutile

Un courroux plus vengeur. Mais un autre pourtant...

CATHERINE

J'ai compris Carméla, tais-toi, tais-toi, va-t'en.

Je saurai, je le jure, honorer sa mémoire.

CARMÉLA

Sa mémoire, dis-tu ? Dis plutôt sa victoire.

(*à Jack*)

Oh ! ce n'est pas, ma foi, qu'il se contente assez

De voir ton vieux moulin brûler, les bras cassés,

D'entendre crépiter ton dépit dans ses flammes.

Sa tâche a la grandeur qu'inspire une grande âme

Et ne s'arrête pas à ces petits succès.

JACK

Laisse son âme en paix

CARMÉLA

Ce qu'il recherche c'est...

JACK

Tais-toi, tais-toi, te dis-je ou sans quoi je me fâche.

CARMÉLA

Son ombre te fait peur, mais il faut que tu saches  
Que Jean-Pierre est debout et qu'il revient enfin  
Plus vivant que jamais devant son assassin.

ELISKA

Elle est ivre.

JACK

Elle est folle.

Assez, je t'en conjure.

CARMÉLA

Sans cesse à son chevet, j'ai guéri sa blessure  
Et, caché par mes soins, non pas comme un peureux,  
Mais comme un éclopé qui reste courageux,  
Il attendait son heure, elle vient, elle sonne.

GATHERINE

Que j'eusse aimé, grand Dieu ! que tu ne déraisonnes.

CARMÉLA

Il vient combattre encor, visage découvert,  
Tous les sots préjugés dont le monde a souffert,  
Il vient et si son sang, sublime sacrifice,  
Doit, de nouveau couler pour qu'enfin la justice  
Règne et fasse régner plus de fraternité,  
Il saura cette fois, vaincre l'adversité.  
Il vient pour affirmer et c'est là ma vengeance  
Qu'on peut avoir du cœur, sans avoir la naissance.

Il ne redoute rien

Non, écoute-moi bien

Il vient... et si tu doutes

*(On entend dans le lointain des cris et  
des chants de victoire qui s'approchent  
progressivement)*

Ecoute... écoute... écoute...

Le voilà... le voilà

SCÈNE VIII

LES MÈMES - JEAN-PIERRE - LA FOULE - DENIS - FAFA

CATHERINE (*enthousiasmée par l'approche de ce mouvement populaire qu'elle devine être conduit par Jean-Pierre qu'elle n'aperçoit pas encore*)

Jean-Pierre !

JACK (*effrayé*)

Carméla !

LA FOULE (*sur l'air de la Carmagnole*)

On a brûlé le vieux moulin,  
Que te faut-il encore, moulin ?  
Le châtement de ton gremlin,  
Des gifles aux cafards,  
Aux aristos la bombe (*bis*)  
Vive le son (*bis*)  
Aux aristos la bombe  
Vive le son  
Du canon.

(*A ce moment Jean-Pierre se détache de la foule et s'avance entre Catherine et Jack qu'il toise un instant alors que Catherine se précipite à son cou.*)

CATHERINE

Oh ! miracle ! est-ce toi que je revois Jean-Pierre ?

Toi pour qui j'ai versé tant de larmes amères ?

Jean-Pierre...

(*Jack fait un pas pour les séparer mais hésite devant l'attitude menaçante de la foule.*)

LA FOULE

A mort ! à mort !

JEAN-PIERRE (*laissant Catherine et s'avançant vers Jack*)

Attendez, c'est à moi  
Qu' il doit régler son compte

(à Jack)

Allons, prépare-toi

CATHERINE (*s'interposant entre Jack et Jean-Pierre au moment où celui-ci va le frapper*)

Non, n'y touche pas, sois bon, jusqu'au bout.

CARMÉLA (*s'avançant vers Jack et désignant Catherine et Jean-Pierre qui a abaissé son arme*)

Ils s'aiment,

Je suis vengée. Allons, noble de mi-carême  
Va-t'en...

JACK

Oh ! Catherine !

CATHERINE (*à Carméla*)

Et toi pardonne aussi

(*désignant Jean-Pierre*)

Pardonne comme lui

CARMÉLA (*à Catherine*)

Est-ce moi qui suis folle ou toi qui déraisonne ?

JACK (*à Catherine*)

Mais lequel de nous aimes-tu ? dis...

CATHERINE (*contenant son désespoir*)

Personne.

ELISKA (*en aparté*)

Tu mens...

FABA

Elle trahit...

DÉSIR (*désignant Jack*)

Et lui triomphe encor

CATHERINE

Si de ce dur combat où l'amour est plus fort,  
Mon cœur sort vaincu, mon devoir le rançonne  
Et c'est tout un trésor, alors que j'abandonne.

JEAN-PIERRE

Pour vous avoir aimée, est-ce mon châtement ?

CATHERINE

Poursuivons notre rêve encor, nous souvenant  
Que pour qu'ici-bas règne un peu plus de justice,  
Il faut savoir lutter, mais sans qu'on rapetisse  
Son succès quand il vient, à vouloir piétiner  
Le vaincu repent — Il faut, sans s'incliner,  
Prendre les préjugés, s'il le faut, par la main,  
Leur montrer le chemin, où peut-être demain...

JEAN-PIERRE

Quoi ? les mener chantant, comme ferait un pâtre !

---

## SCÈNE IX

LES MÊMES - L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE (*qui est arrivé sur les dernières  
paroles de Catherine*)

Oui... c'est les raviver que de les mal combattre !  
Hercule eut succombé devant cette hydre-là.  
Et pour parler bien mieux, bien mieux que tout cela :

Jésus qui fut aussi l'immortelle victime  
De tant d'égaréments, dans ce geste sublime  
Que lui donne la croix, ouvrant ses bras saignants  
Au monde divisé, est là, nous enseignant  
Qu'un triomphe n'est grand que s'il est sans vengeance

JEAN-PIERRE

Mais lutter avec quoi ?

L'ABBÉ D'ARGENTIÈRE

La foi, puis l'espérance.

JACK

Catherine. dis-leur que je leur suis soumis.

JEAN-PIERRE

L'ombre de nos chagrins ne nous fait pas amis ;  
Non, j'ai semé le grain pour qu'au soleil il lève,  
Ce rêve ne peut être impossible ou douteux.

CATHERINE

Ce rêve, on peut le faire encore si tu veux (Chant)  
Ce rêve pour lequel ton cœur bien né s'enflamme  
Et qui de tant d'espoir te comblait déjà l'âme,  
Ce grand rêve d'amour, plus grand que ne serait  
Celui que, seul à seul, égoïste, on ferait

DÉSIR

Qui veut que dans la faim, un seul pain se partage

JACK

Et que dans la misère, on s'aime davantage

TOUS

Rêve qui, fait en chœur ne fait qu'une unité  
Superbe, qu'on appelle alors Fraternité.  
Fraternité.

RIDEAU





.....  
Tous droits de reproduction, de représen-  
tation, d'adaptation cinématographique et radio-  
phonique réservés pour tous pays.  
.....





